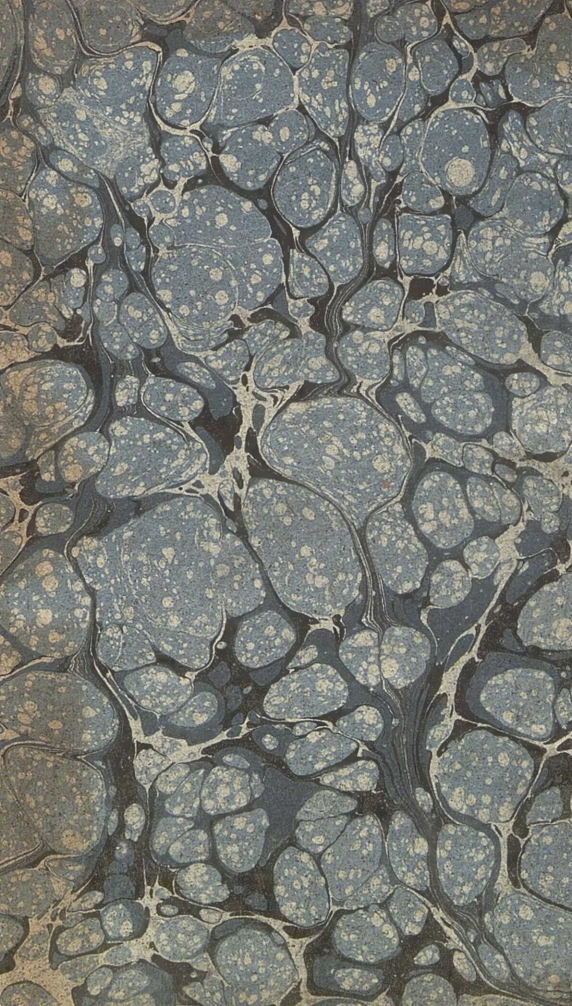
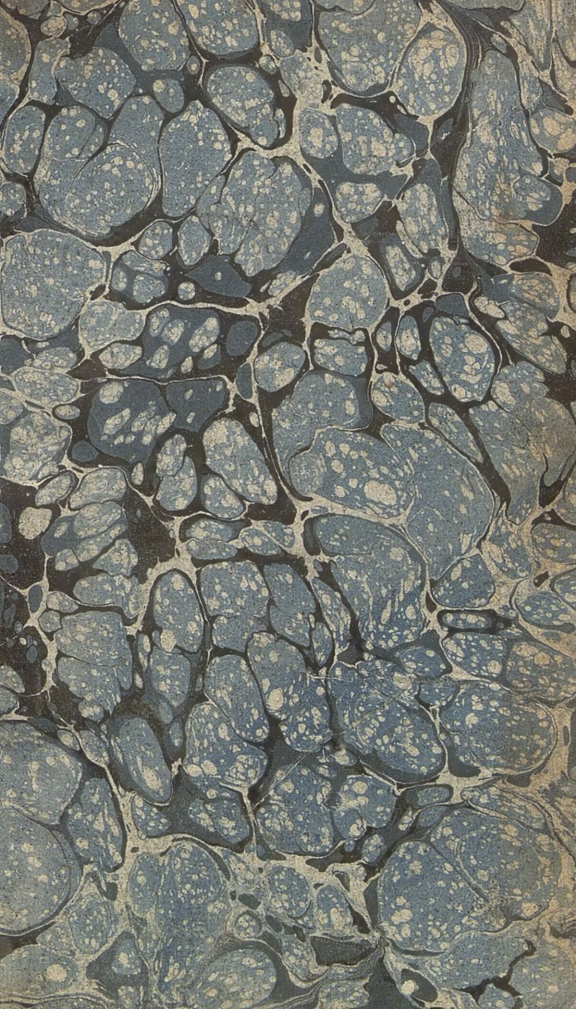
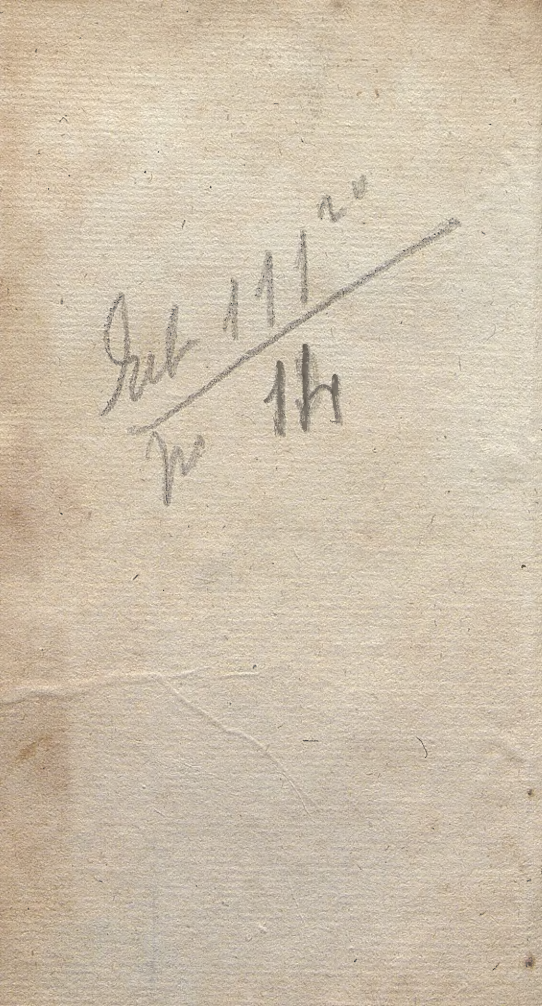








ŒUVRES COMPLETES
DE
BERQUIN.

TOME QUATORZIEME.



Je pris donc le parti de m'avancer vers celui qui se trouvoit le plus près de moi, en lui tendant une main . . . .

C. Monnet inv. del. Dupréel sculp.

L'AMI
DES
ADOLESCENS,

TRADUCTION LIBRE DE L'ANGLAIS,

PAR BERQUIN;

MIS EN ORDRE

PAR J. J. REGNAULT-WARIN.

TOME DEUXIÈME.

A PARIS,

Chez ANDRÉ, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, N°. 477.

AN DIX, (1802.)

RELATION D'UN NAUFRAGE SUR L'ISLE ROYALE,

AUTREMENT DITE LE CAP-BRETON.

AVERTISSEMENT.

La relation qu'on va lire est rédigée sur le Journal de M. de S. W. Prenties, enseigne dans le quatre-vingt-quatrième régiment, infanterie, qu'il publia, pour la première fois, à Londres en 1782, et dont il s'est fait cinq éditions en dix-huit mois. En conservant avec une scrupuleuse exactitude le fond historique des disgraces qu'il a éprouvées, j'ai cru devoir chercher à leur prêter un nouvel intérêt, par une narration plus vive des événemens, et par un tableau plus animé des situations où il a fait éclater tant de force d'esprit et de courage. Il serait à desirer qu'un écrivain philosophe choisît dans la foule immense des voyageurs ceux dont les aventures seroient les plus propres à donner du caractère à la jeunesse, en frappant fortement son imagination et sa sensibilité. C'est par des traits d'industrie, de constance, et quelquefois même d'une heureuse audace, qu'il faudroit lui montrer les ressources

que l'homme trouve toujours en lui-même dans les positions les plus désespérées. Cette lecture, en la préparant de bonne heure aux plus étrangers accidens qui peuvent troubler le cours de la vie humaine, lui en donneroit, en quelque sorte, la première expérience, et l'animeroit par une noble émulation à les soutenir avec fermeté.

Mes jeunes lecteurs seront bien aises, sans doute, d'apprendre que, sur les témoignages du lord Dalrymple, aide-de-camp du général Clinton, et par les bons offices de M. de Fischer, alors sous-secrétaire du département de l'Amérique, M. Prenties a obtenu tous les dédommagemens qu'il pouvoit desirer, pour les souffrances et les pertes qu'il a essuyées.

L'AMI DES ADOLESCENS.

RELATION D'UN NAUFRAGE SUR L'ISLE ROYALE, AUTREMENT DITE LE CAP-BRETON.

CHARGÉ des dépêches que le général Haldimand, commandant en chef du Canada, m'avoit confiées pour le général Clinton, je m'embarquai, le 17 novembre 1780, sur un petit brigantin qui faisoit voile de Quebec vers New-Yorck. Nous

allions de conserve avec une goëlette destinée pour le même endroit, et qui portoit un duplicata des dépêches. Après avoir descendu le fleuve Saint-Laurent jusqu'au havre appelé le Trou de Saint-Patrice, dans l'île d'Orléans, nous fûmes retenus dans ce port par un vent contraire, qui dura six jours. L'hiver faisoit déjà sentir ses premiers frimas, et la glace se forma bientôt à une grande épaisseur sur tous les bords du fleuve, par l'âpreté d'un froid rigoureux. Plût au ciel qu'il eût duré quelques jours de plus! En fermant absolument notre marche, il nous auroit sauvé des malheurs dont le récit va commencer avec celui de notre navigation.

Avant de parvenir à l'embouchure du fleuve, on s'étoit apperçu que le brigantin faisoit une légère voie d'eau. A peine fûmes-nous entrés dans le golfe, que cette voie devint plus considérable; et les deux pompes, malgré leur travail continuel, laissoient toujours deux pieds d'eau dans la cale. D'un autre côté, le

froid avoit augmenté sa rigueur, et les glaces s'amonceloient autour du vaisseau, jusqu'à nous faire craindre d'en être entièrement environnés. Nous n'avions à bord que dix-neuf personnes, dont six passagers, et les autres mauvais matelots. Quant au capitaine, de qui nous devions attendre des secours dans une position si fâcheuse, au lieu de veiller à la conservation du navire, il passait le temps à s'enivrer dans sa chambre, sans s'occuper un moment de notre sûreté.

Le vent continuant de souffler avec la même violence, et l'eau s'étant élevée dans la cale jusques à la hauteur de quatre pieds, le froid et la lassitude jettèrent le découragement parmi les gens de l'équipage. Tous les matelots, de concert, prirent la résolution de ne plus manœuvrer. Ils abandonnèrent les pompes, en témoignant une profonde indifférence sur leur destin, aimant mieux, disoient-ils, couler à fond avec le vaisseau, que de s'épuiser d'un travail inutile

dans une situation désespérée. Il faut convenir que depuis plusieurs jours leurs fatigues avoient été excessives et sans aucun intervalle de délassement. L'inaction du capitaine achevoit encore de les abattre. Cependant, à force d'encouragemens et de promesses, et par une distribution de vin que j'ordonnai fort à propos pour les réchauffer, je parvins à vaincre leur répugnance. L'interruption du travail avoit fait entrer un pied d'eau de plus dans la cale : mais leur activité se ranimant par la chaleur de la boisson que je leur faisois donner toutes les demi-heures, ils soutinrent avec tant de constance l'effort de la manœuvre, que l'eau fut bientôt réduite à moins de trois pieds.

Nous étions au 3 décembre. Le vent sembloit de jour en jour s'irriter, au lieu de s'adoucir. Les fentes du vaisseau alloient toujours en s'agrandissant, tandis que les glaçons attachés à ses côtés augmentoient son poids, et gênoient sa marche. Il falloit continuellement casser cette croûte de glace, qui menaçoit de l'enve-

lopper. La goëlette qui nous suivoit, loin de pouvoir nous prêter aucune assistance, se trouvoit dans un état encore plus déplorable, ayant donné sur des rochers devant l'île de Coudres, par l'ignorance du pilote. Une neige épaisse, qui vint alors à tomber, nous déroba sa vue. Un coup de canon, que nous tirions tour-à-tour de demi-heure en demi-heure, formoit toute notre correspondance. Bientôt nous eûmes la douleur de ne l'entendre plus répondre à ce signal. Elle périt avec les seize personnes de son équipage, sans qu'il nous fût même possible d'appercevoir leur désastre, pour chercher à les recueillir.

La pitié que nous inspiroit un sort si funeste fut bientôt détournée sur nous-mêmes, par l'appréhension d'un nouveau danger. La mer étoit fort grosse, la neige très-épaisse, le froid insupportable, et tout l'équipage abattu. C'est dans cet état que le contre-maître s'écria que nous ne devions pas être éloignés des îles Madeleine, amas confus de

rochers, dont les uns élèvent leur tête sur la mer, et dont les autres cachent sous sa surface des pointes déjà fatales à plusieurs vaisseaux. En moins de deux heures nous entendîmes les vagues se briser à grand bruit sur ces roches; et bientôt après nous découvrîmes l'île principale, appelée l'*Homme mort*, qu'une manœuvre pénible nous fit éviter. Le sentiment du péril n'en devint que plus vif au milieu d'une foule d'écueils, dont il y avoit peu d'apparence que nous pussions échapper avec le même bonheur, l'épaisseur redoublée de la neige nous permettant à peine d'étendre notre vue d'un bout à l'autre du vaisseau. Il seroit difficile de peindre la consternation et l'effroi dont nous fûmes saisis dans toute la longueur de ce passage. Mais, lorsque nous l'eûmes franchi, un rayon d'espoir rentra dans le cœur des matelots, qui ne doutèrent plus que la Providence ne s'intéressât à leur salut, en considérant le danger dont ils venoient de sortir; et ils reprirent

leurs forts avec une ardeur nouvelle.

La mer devint plus agitée pendant la nuit; et, le lendemain, vers cinq heures du matin, une grosse houle fondit sur le vaisseau, enfonça nos faux sabords, et remplit d'eau la cabane. L'impétuosité des vagues ayant écarté l'étambot, nous cherchâmes à boucher les ouvertures avec du bœuf coupé par tranches; mais ce foible expédient demeura sans effet, et l'eau continua de nous gagner plus rapidement que jamais. L'équipage, effrayé, avoit suspendu un moment l'exercice des pompes. Lorsqu'il voulut le reprendre, il les trouva si fortement gelées, qu'il étoit désormais impossible de les faire jouer.

Nous perdîmes, dès ce moment, l'espérance de conserver long-temps le navire; et tous nos vœux se bornoient à ce qu'il n'enfonçât pas du moins jusqu'à ce que nous fussions à la portée de l'île Saint-Jean, ou de quelque autre île dans le golfe, où nous pourrions aborder à l'aide de notre chaloupe. Abandonnés

à la merci du vent, nous n'osions entreprendre aucune manœuvre, de peur de causer au vaisseau quelque effort dangereux. Le nouveau poids d'eau qu'il prenoit de minute en minute, ralentissoit sa marche ; et les vagues plus rapides dont il brisoit la course, se redressoient furieuses, et venoient se déborder sur le tillac. La cabane où nous nous étions réfugiés ne nous présentoit qu'un bien foible abri contre le souffle du vent, et nous garantissoit à peine de la violence des houles glacées. A chaque instant nous craignions de voir emporter notre gouvernail, et notre mât se briser. Les mouettes et les canards sauvages que nous entendions voltiger autour de nous témoignoient, il est vrai, que la côte ne devoit pas être éloignée ; mais ses approches même étoient un nouveau sujet de terreur. Comment échapper aux brisans dont elle pouvoit être entourée, dans l'impuissance où nous étions de les éviter par aucune manœuvre, et même de les appercevoir à travers le voile de

neige dont nous étions enveloppés? Tel étoit, depuis quelques heures, notre déplorable situation, lorsque, le ciel s'étant tout-à-coup éclairci, nous découvrîmes enfin la terre à trois lieues de distance.

Le sentiment d'alégresse dont nous pénétra son premier aspect, fut bien modéré par une vue plus distincte des roches énormes qui paroissoient s'élever à pic le long de la côte, pour nous en repousser. Le vaisseau venoit encore d'essuyer des lames violentes qui l'auroient submergé, si sa charge eût été moins légère. Chaque nouvelle secousse nous faisoit craindre de le voir s'entr'ouvrir. Notre chaloupe étoit trop petite pour contenir tout l'équipage, et la mer d'ailleurs trop furieuse pour lui confier un si foible bâtiment. Il sembloit que nous n'étions parvenus devant cette terre fatale que pour la rendre témoin de notre perte. Cependant nous en approchions toujours de plus près. Nous n'en étions plus éloignés que d'un mille, lorsque

nous découvrîmes avec transport autour de ces roches menaçantes une plage sablonneuse, vers laquelle notre cours se dirigeoit, sans que l'eau perdît assez sensiblement de sa profondeur, pour nous défendre d'en approcher de cinquante à soixante verges avant d'échouer. Le sort de nos vies alloit se décider dans quelques minutes. Enfin, le navire donna sur le sable avec une violente secousse. Le premier choc fit sauter le grand mât, mais sans aucun accident; et le gouvernail fut démonté d'une telle rudesse, que la barre faillit tuer un des matelots. Les vagues mutinées, qui battoient de tous côtés le navire, forcèrent la poupe; en sorte que, n'ayant plus d'abri dans la cabane, nous fûmes obligés de monter sur le pont, et de nous tenir accrochés aux haubans, de peur d'être renversés dans la mer. Au bout de quelques instans, le vaisseau se releva tant soit peu; mais la quille étoit brisée, et la carcasse sembloit prête à se disperser. Ainsi toutes nos espérances fu-

rent réduites à la chaloupe, que j'eus une peine infinie à faire mettre à la mer, tant elle étoit hérissée au-dedans et au-dehors de larges glaçons, dont il falloit la débarrasser. La plupart des gens de l'équipage s'étoient pris de vin pour tâcher de se délivrer de l'effroi dont ils étoient saisis; je fis avaler un verre d'eau-de-vie à ceux qui étoient restés sobres, et je leur demandai s'ils vouloient s'embarquer avec moi dans la chaloupe pour gagner la terre. La mer étoit si houleuse, qu'il paroissoit impossible que notre frêle esquif pût la tenir un moment sans être englouti. Il n'y eut que le contre-maître, deux matelots, et un jeune passager, qui résolurent d'en courir le hasard. Dès le premier instant de péril, j'avois mis mes dépêches dans un mouchoir noué autour de ma ceinture. Sans m'occuper alors de mes autres effets, je saisis une hache et une scie, et je me jetai dans le canot, suivi du contre-maître et de mon domestique, qui, plus avisé que moi, sauvoit de mes

coffres une bourse de cent quatre-vingts guinées. Le passager, ne s'étant pas élancé assez loin, tomba dans la mer; et peu s'en fallut que nos mains engourdies par le froid ne fussent incapables de lui prêter le moindre secours. Lorsque les deux matelots furent descendus, ceux qui avoient le plus obstinément refusé de tenter la même fortune nous supplièrent de les recevoir; mais le poids d'un si grand nombre de personnes, et le tumulte de leurs mouvemens, me faisant craindre de chavirer, je donnai l'ordre de s'éloigner du bord du vaisseau. Je ne tardai pas à m'applaudir d'avoir étouffé un sentiment de pitié, qui leur auroit été funeste à eux-mêmes. Quoique la terre ne fût éloignée que d'environ cinquante verges, nous fûmes accueillis, à moitié chemin, d'une grosse lame, qui remplit à demi le canot, et qui l'auroit infailliblement renversé, si sa charge eût été plus pesante. Une seconde vague nous jeta violemment sur le rivage.

La joie de nous trouver enfin à l'abri

des périls qui nous avoient tenus si long-temps en de cruelles alarmes, nous fit oublier un moment que nous n'étions échappés d'un genre de mort que pour en souffrir probablement un autre plus terrible et plus douloureux. En nous tenant embrassés dans nos premiers transports, pour nous féliciter sur notre salut, nous ne pouvions être insensibles à la détresse de nos compagnons que nous avions laissés sur le navire, et dont les cris lamentables se faisoient entendre au milieu du bruit sourd des flots. Ce qui redoubloit la douleur où nous plongeoit ce sentiment, étoit de ne pouvoir leur prêter aucune espèce de secours. Notre canot, jeté sur le sable par les vagues courroucées, témoignoit assez l'impossibilité de rompre leur impulsion, pour retourner au vaisseau.

La nuit s'approchoit à grands pas, et nous n'eûmes pas resté long-temps sur cette plage glaciale, avant de sentir que nous allions être engourdis par le froid. Il fallut nous traîner à travers la neige

qui s'enfonçoit sous nos pieds, jusques à l'entrée d'un petit bois, environ à deux cents verges du rivage, dont l'abri nous défendit un peu du souffle perçant du nord-ouest. Cependant il nous manquoit du feu pour réchauffer nos membres transis, et nous n'avions aucun moyen d'en allumer. La boîte d'amadou que nous avions eu la précaution de prendre dans la chaloupe, avoit été baignée par la dernière houle que nous venions d'essuyer. Il n'y avoit que l'exercice qui pût nous garantir de la gelée, en tenant notre sang en circulation. Mieux instruit que mes compagnons de la nature de ces âpres climats, je leur recommandai de se livrer à un grand mouvement pour repousser le sommeil. Mais le jeune passager, dont les habits trempés des eaux de la mer s'étoient roidis en glaçons sur son corps, ne put résister à la sensation assoupissante que donne toujours le froid extrême qu'il éprouvoit. Vainement j'employai tour-à-tour la persuasion et la force pour le faire

tenir sur ses pieds. Je fus obligé de l'abandonner à son assoupissement. Après avoir marché pendant une demi-heure, saisi moi-même d'une si forte envie de dormir, que je me sentois prêt à chaque instant de me laisser couler à terre pour la satisfaire, je revins à l'endroit où ce jeune homme étoit couché. Je mis la main sur son visage; et, le sentant tout froid, je le fis toucher au contre-maître. Nous crûmes l'un et l'autre qu'il étoit mort. Il nous répondit d'une voix foible qu'il ne l'étoit pas, mais qu'il sentoit sa fin s'approcher; et il me supplia, si je lui survivois, d'écrire à son père à New-Yorck, et de l'instruire de son malheur. Au bout de dix minutes, nous le vîmes expirer sans aucune souffrance, ou du moins sans de vives convulsions. J'ai rapporté cet incident pour montrer l'effet d'un froid violent sur le corps humain pendant le sommeil, et pour faire voir que cette mort n'est pas toujours accompagnée d'un sentiment de douleur aussi vif qu'on a coutume de le supposer.

Cette leçon effrayante ne fut pas capable d'engager les autres à combattre le penchant qui les entraînoit au sommeil. Trois d'entre eux se couchèrent en dépit de mes exhortations. Voyant qu'il étoit impossible de les faire tenir debout, j'allai couper deux branches d'arbres, dont je donnai l'une au contre-maître ; et toute notre occupation, pendant le reste de la nuit, fut d'empêcher nos compagnons de dormir, en les frappant aussitôt qu'ils fermoient la paupière. Cet exercice ne nous fut pas inutile à nous-mêmes, en même temps qu'il réservoit les autres du danger presque certain de mourir.

La lumière du jour, que nous attendions avec une si vive impatience, parut enfin. Je courus avec le contre-maître sur le rivage, pour tâcher de découvrir quelques traces du vaisseau, quoiqu'il nous en restât à peine une foible espérance. Quelles furent notre surprise et notre satisfaction de voir qu'il s'étoit conservé, malgré la violence du vent, qui sembloit avoir dû le briser en mille

pièces pendant la nuit ! Mon premier soin fut de chercher comment je pourrois faire venir à terre le reste de l'équipage. Le vaisseau, depuis que nous l'avions quitté, avoit été poussé par les vagues beaucoup plus près de la côte; et l'espace qui l'en séparoit devoit encore se trouver plus petit à la basse marée. Lorsqu'elle fut venue, je criai aux gens du vaisseau d'attacher une corde à son bord pour s'y glisser tout du long l'un après l'autre. Ils adoptèrent cet expédient. En veillant d'un œil attentif le mouvement de la mer, et saisissant bien le temps de glisser au moment où la vague se retiroit, ils descendirent tous sans péril, à l'exception du charpentier. Celui-ci ne jugea pas à propos de se hasarder de cette manière, ou peut-être se trouvoit-il incapable d'aucun mouvement, ayant usé pendant la nuit un peu trop librement de sa bouteille. Le salut général étoit attaché à celui de chacun de nous en particulier; et je me réjouis doublement de voir autour de moi un si

grand nombre de mes compatriotes d'infortune, que je croyois tous engloutis dans les ondes peu d'heures auparavant.

Le capitaine, avant de descendre, s'étoit heureusement chargé de tous les matériaux nécessaires pour allumer du feu. La troupe se mit alors en marche vers la forêt, et les uns s'employèrent à couper du bois, les autres à ramasser des branches sèches, dispersées à terre. Bientôt une flamme brillante, qui s'éleva d'un large bûcher, nous fit pousser mille cris joyeux. Si l'on considère le froid extrême que nous avions souffert si long-temps, aucune jouissance ne pouvoit être égale à celle de la chaleur d'un bon brasier. C'étoit à qui s'en approcheroit de plus près pour ranimer ses membres engourdis. Mais cette jouissance fut suivie, pour la plupart, des douleurs les plus cruelles, aussitôt que l'ardeur de flamme pénétra les parties de leur corps mordues par la gelée. Le contre-maître et moi étions les seuls qu'elle eût respectés, à cause de l'exercice qne nous

avions fait dans la nuit. Tous les autres en avoient été plus ou moins attaqués, soit dans le vaisseau, soit à terre. Les mouvemens convulsifs qu'arrachoit à ces malheureux la violence des tortures qu'ils éprouvoient, seroient trop horribles à exprimer.

Lorsque nous vînmes à faire la revue de notre troupe, j'observai qu'il manquoit un passager, nommé le capitaine Green. J'appris qu'il s'étoit endormi à bord du vaisseau, et qu'il avoit été gelé mortellement. Nos inquiétudes se renouvellèrent au sujet du charpentier resté sur le navire. La mer roulant toujours avec la même fureur, il étoit impossible d'envoyer la chaloupe à son secours. Nous fûmes obligés d'attendre le retour de la basse marée, et nous lui persuadâmes enfin de venir à terre de la même manière que les autres; ce qu'il ne put faire qu'avec une extrême difficulté, réduit comme il l'étoit à la plus grande foiblesse, et gelé dans presque toutes les parties de son corps.

La nuit vint, et nous la passâmes un peu mieux que la précédente. Cependant, malgré le soin que nous prenions d'entretenir toujours un grand feu, nous avions beaucoup à souffrir de la rigueur du vent, qui souffloit à découvert sur nous. L'épaisseur des arbres pouvoit à peine nous défendre de la neige, qui sembloit se précipiter à grands flots sur notre feu pour l'éteindre. En pénétrant nos habits d'humidité du côté exposé à la flamme, elle nous formoit sur le dos une couche épaisse, qu'il falloit continuellement secouer avant qu'elle se durcît en glaçons. Le sentiment aigu de la faim, nouvelle misère que nous avions jusqu'alors ignorée, vint encore se joindre à celui du froid que nous avions tant de peine à soutenir.

Deux jours s'écoulèrent, pendant lesquels chaque instant ajoutoit au souvenir cruel de nos maux passés la terreur d'un avenir plus affreux. Enfin, le vent et la mer qui s'étoient accordés pour nous interdire l'approche du vaisseau renouvellèrent

vellèrent leurs efforts réunis pour les briser. Nous en fûmes avertis par le bruit qu'il fit en éclatant. Nous courûmes vers le rivage, et nous vîmes déjà flotter une partie de la cargaison, que l'impétuosité des ondes entraînoit hors de ses flancs entr'ouverts. Par bonheur la marée portoit une partie des débris sur la plage. Armés de longues perches et des rames de notre canot, nous allions le long du sable, attirant tout ce qui s'offroit de plus utile à notre portée. C'est ainsi que nous parvînmes à sauver quelques barils de bœuf salé, et une quantité considérable d'oignons, que le capitaine avoit pris à bord pour les vendre. Nos soins se portèrent aussi sur les planches qui se détachoient du vaisseau, et qui pouvoient servir à nous construire une cabane. On en recueillit un grand nombre, qui furent traînées dans le bois pour être aussitôt employées à leur destination. Cette entreprise n'étoit pas aisée. Il étoit peu d'entre nous qui fussent en état d'y travailler. Cependant, l'heureux succès de la

journée animant notre courage, et la nourriture que nous avions prise soutenant nos forces, l'ouvrage se trouva fort avancé à la chûte du jour. La lueur de notre feu nous mit en état de le continuer dans les ténèbres; et, vers les dix heures du soir, nous eûmes une cabane longue d'environ vingt pieds, et large de dix, assez solide, graces aux arbres qui la soutenoient de distance en distance, pour résister à la force du vent, mais pas assez close pour nous mettre entièrement à l'abri de la froidure.

La journée suivante et celle du surlendemain furent employées, soit à perfectionner notre édifice, soit à recueillir, pendant la haute marée, ce qu'elle nous apportoit du vaisseau, soit à dresser l'inventaire de nos provisions, pour en répartir l'usage entre nous sur une juste mesure. Il n'avoit pas été possible de sauver du biscuit, entièrement détrempé dans l'eau de la mer. Il fut décidé que chaque personne, en santé ou malade, seroit réduite à un quart de livre de

bœuf et à quatre oignons par jour, aussi long-temps que ceux-ci pourroient durer. Cette foible ration, à peine suffisante pour s'empêcher de mourir de faim, étoit tout ce que l'on pouvoit se permettre dans l'incertitude du temps qu'il faudroit peut-être passer sur cette côte déserte.

Le 11 décembre, sixième jour de notre naufrage, le vent s'adoucit, et nous laissa la liberté de mettre notre chaloupe à flot pour aller chercher ce qui pouvoit rester dans le navire. Une grande partie de la journée fut perdue à briser, à coups de hache, la glace épaisse qui couvroit le pont et qui fermoit les écoutilles. Le lendemain, nous réussîmes à retirer un petit baril, contenant cent vingt livres de bœuf salé, deux caisses d'oignons, trois de bouteilles de baume de Canada, une de patates, une bouteille d'huile qui nous devint très-utile pour les plaies des matelots, une seconde hache, un grand pot de fer, deux marmites, et environ douze livres de chandelles. Ce renfort précieux nous

mit en état, le jour suivant, d'ajouter quatre oignons de plus à notre ration journalière.

Nous retournâmes encore à bord le 14 pour chercher les voiles, dont une partie nous servit à couvrir notre cabane, et à la rendre impénétrable à la neige. Ce même jour les plaies de ceux qui avoient le plus souffert de la gelée, et qui avoient négligé de se frotter de neige, commencèrent à se mortifier. Leurs jambes, leurs mains, et toutes les autres parties de leurs membres affectées, se dépouillèrent de leur peau, avec des douleurs intolérables. Le charpentier, qui étoit descendu le dernier à terre, avoit perdu la plus grande partie de ses pieds, et dans la nuit du 14 le délire le prit. Il resta dans le même état jusqu'au lendemain, où la mort le délivra de sa misérable existence. Trois jours après, notre second contre-maître mourut de la même manière, ayant été en délire quelques heures avant d'expirer; ce qui arriva également le surlendemain à un matelot. Nous cou-

vrîmes leurs cadavres de neige et de branches d'arbres, n'ayant ni pioche ni bêche pour leur creuser une fosse ; et, quand nous en aurions été pourvus, la terre étoit durcie à une trop grande profondeur pour céder à ces instrumens.

Toutes ces pertes, qui réduisoient notre troupe à quatorze personnes, nous causèrent un médiocre chagrin, soit pour eux, soit pour nous-mêmes. En considérant notre déplorable condition, la mort nous paroissoit un bienfait plutôt qu'une disgrace : et, lorsqu'un sentiment naturel nous ramenoit à l'amour de la vie, chacun de nous en particulier ne pouvoit regarder ses compagnons que comme autant d'ennemis armés par la faim pour lui ravir sa subsistance. En effet, si quelques-uns n'avoient payé le tribut à la nature, nous aurions été bientôt dans l'horrible nécessité de périr de faim, ou de nous égorger et de nous dévorer les uns les autres. Sans en être encore réduits à cette affreuse alternative, notre situation étoit si misérable, qu'il sembloit

impossible qu'aucune nouvelle calamité pût en accroître l'horreur. Le sentiment continuel d'un froid rigoureux et d'une faim pressante, la douleur des plaies de la gelée irritées par le feu, les plaintes des souffrans, le désordre et la mal-propreté qui nous rendoient un objet de dégoût pour nous-mêmes autant que pour les autres, toutes les images du désespoir rassemblées autour de nous, et dans la perspective une mort lente et cruelle, au milieu d'une région désolée, loin des consolations du sang et de l'amitié; telle est la foible peinture des maux que notre cœur ressentoit à chaque instant des longs jours et des éternelles nuits.

Nous étions souvent sortis, le contre-maître et moi, pour voir si nous pourrions découvrir quelques vestiges d'habitations dans la contrée. Nos courses ne pouvoient être longues, et n'avoient jamais été suivies d'aucun succès. Nous résolûmes un jour de nous avancer plus avant dans le pays, en remontant les bords d'une rivière glacée. Il s'offroit de

temps en temps à nos yeux des traces d'orignal et d'autres animaux, qui nous faisoient sentir vivement le regret d'être dépourvus d'armes et de poudre pour les chasser. Un léger espoir vint flatter un moment nos esprits. En suivant la direction de quelques arbres entamés du même côté par la hache, nous arrivâmes dans un endroit où des Indiens devoient avoir passé depuis peu, puisque leur wigwam y restoit encore, et que l'écorce qu'on y avoit employée paroissoit toute fraîche. Une peau d'orignal que nous trouvâmes tout près suspendue au bout d'une perche confirmoit nos conjectures. Nous parcourûmes avec empressement tous les environs; mais, hélas! sans aucun fruit. Il nous resta cependant quelque satisfaction de penser que cet endroit avoit eu ses habitans ou ses voyageurs, et qu'ils pourroient bientôt y revenir. Frappé de cette idée, je coupai une longue perche, et, l'enfonçant sur le bord de la rivière, j'y attachai un morceau d'écorce de bouleau, après l'avoir taillé en

forme de main, avec le doigt indicateur étendu et tourné vers notre cabane. Je crus aussi devoir emporter la peau d'orignal, afin que les sauvages, à leur retour, pussent comprendre que quelques personnes étoient passées en cet endroit depuis qu'ils l'avoient quitté, et démêler, à la faveur de notre signal, la route qu'elles avoient suivie. L'approche de la nuit nous força de reprendre le chemin de notre habitation; et nous redoublâmes le pas, pour communiquer plus tôt à nos compagnons de si agréables nouvelles. Quelque foibles que fussent les espérances qu'il étoit raisonnablement permis de concevoir de cette découverte, je vis que mon récit leur donnoit une vive consolation, tant un instinct bienfaisant de la nature porte les malheureux à saisir tout ce qui peut adoucir le sentiment de leurs peines!

Plusieurs jours s'écoulèrent dans l'attente de voir à chaque instant paroître les Indiens devant notre cabane. Peu à peu ces douces idées s'affoiblirent; elles

ne tardèrent pas enfin à s'évanouir. Quelques-uns de nos malades, entre autres, le capitaine, avoient commencé, dans cet intervalle, à recouvrer leurs forces, et nos provisions diminuoient à vue d'œil. Je proposai le dessein ou j'étois de quitter l'habitation avec tous ceux qui seroient en état de manœuvrer dans la chaloupe, pour aller à la découverte le long de la côte. Ce projet reçut une approbation générale; mais, lorsqu'il fallut s'occuper des moyens de l'exéçuter, une nouvelle difficulté se présenta. C'étoit de pouvoir réparer le canot, battu par la mer contre le sable avec une telle furie, que toutes les jointures s'étoient écartées. On avoit bien assez d'étoupe pour boucher les fentes; malheureusement le goudron manquoit pour les recouvrir. Et le moyen d'y suppléer! Il ne s'en présentoit aucun à notre esprit, lorsque j'imaginai tout-à-coup de faire servir à cet usage le baume de Canada que nous avions sauvé. L'épreuve étoit facile. J'en versai quelques bouteilles dans notre pot

de fer, que j'exposai sur un grand feu. En la retirant fréquemment pour la laisser refroidir, j'eus bientôt réduit la liqueur à une juste consistance. Mes compagnons, pendant ce temps, avoient retourné le canot, et l'avoient bien débarrassé du sable et des glaçons. Je fis remplir d'étoupes toutes les crevasses, je les enduisis de mon calfat, et j'eus le plaisir de voir qu'il produisoit à merveille l'effet que j'en avois attendu.

Ce premier succès nous anima d'une ardeur plus vive pour continuer nos préparatifs. Un morceau de toile, ajusté sur une perche dressée de manière à pouvoir se lever ou s'abattre à volonté, nous promit une voilure assez forte pour soulager, dans un vent doux et favorable, le travail de nos rameurs. Parmi les gens de l'équipage, il y en avoit peu d'assez bien rétablis pour soutenir les fatigues que nous devions prévoir dans cette expédition. On me choisit pour la conduire avec le capitaine, le contre-maître, deux matelots, et mon domestique. Ce qui restoit

de vivres fut divisé, selon le nombre de personnes, en quatorze parts égales, sans que l'excès des travaux que nous allions entreprendre pour la cause commune pût nous faire adjuger une portion plus forte qu'à ceux qui devoient rester paisiblement dans la cabane. C'est avec cette misérable ration d'un quart de livre de bœuf par jour pour six semaines, un frêle esquif revêtu d'un enduit incertain, que la moindre vague, le moindre souffle de vent, pouvoit renverser, le moindre écueil mettre en pièces; c'est au milieu des masses énormes de glaces flottantes, sur une plage inconnue, semée de rochers, et pendant la saison la plus rigoureuse de l'année, qu'il falloit tenter une entreprise dont un désespoir aveugle avoit pu seul inspirer le projet. Mais nous en étions à ce point, qu'il étoit moins téméraire d'affronter tous les dangers possibles, à la plus foible lueur d'espérance, que de s'exposer, par une lâche inaction, au danger presque inévitable de périr, abandonnés de la nature entière.

L'année 1781 venoit de s'ouvrir. Notre dessein étoit de partir le jour suivant, 2 janvier. Un vent fougueux de nord-ouest nous retint jusqu'à l'après-midi du 4. Son impétuosité s'étant alors abattue, nous embarquâmes nos provisions, avec quelques livres de chandelles, ainsi que tous les petits effets qui pouvoient nous être utiles; et nous prîmes congé de nos compagnons, dans l'incertitude cruelle si ce ne seroient pas nos derniers adieux. Nous n'avions guère couru plus de huit milles, lorsque le vent tournant au sud-est contraria notre marche, et nous contraignit d'aborder, à force de rames, dans une large baie, qui nous présentoit un asyle favorable pour la nuit. Notre premier soin fut de débarquer nos vivres, et de transporter la chaloupe assez avant sur la plage, pour que la mer ne pût l'endommager. Il fallut ensuite allumer du feu, et couper du bois pour l'entretenir jusqu'au lendemain. Les branches de pin les plus menues furent employées à former notre lit,

lit, et les plus grosses à nous construire à la hâte une espèce de wigwam, pour nous mettre, de notre mieux, à l'abri des injures de l'air.

En faisant notre petit repas, je remarquai sur le rivage quelques pièces de bois que le flux y avoit jetées, et qui paroissoient avoir été taillées par la hache. Je voyois aussi de longues perches façonnées autrefois de main d'homme. Cependant aucune autre marque d'habitation ne se montroit à nos regards. Il s'élevoit à deux milles de distance une colline dépouillée d'arbres, avec quelques traces de défrichement. J'engageai deux de mes compagnons à m'y suivre avant la fin du jour, pour pouvoir embrasser de sa hauteur un horizon plus étendu. En marchant le long de la baie, nous reconnûmes un bâteau de pêcheur de Terre-Neuve à demi-brûlé, dont les restes étoient ensevelis dans le sable. Cet objet nous donna de nouvelles espérances, et nous fit redoubler de vîtesse pour gravir la colline. Parvenus au som-

mer, quelle ne fut pas notre satisfaction d'appercevoir de l'autre côté quelques édifices éloignés d'un mille tout au plus! L'intervalle qui nous en séparoit fut bientôt franchi, malgré notre lassitude. Nous arrivâmes palpitans d'espoir et de joie; mais ces douces émotions furent au même instant dissipées. En vain nous parcourûmes tous les bâtimens; ils étoient déserts. C'étoient des magasins pour la préparation de la morue, qui, selon les apparences, avoient été abandonnés plusieurs années auparavant. Le triste fruit de cette course fut cependant de nous confirmer toujours dans l'idée de trouver quelques habitations, en continuant de tourner autour de l'île.

Le vent, qui avoit repassé au nord-ouest, vint le lendemain nous retenir par la crainte du choc des glaçons qu'il poussoit dans les courans. Depuis trois jours, il régnoit avec la même fureur. M'étant réveillé dans la nuit, je fus étonné d'entendre ses sifflemens aigus, sans que la mer y joignît, comme à

l'ordinaire, le bruit sourd de ses vagues. J'interrompis le sommeil du contre-maître, pour lui faire part de ce phénomène. Curieux d'en connoître la cause, nous courûmes vers le rivage. La lune nous éclairoit de ses rayons. Aussi loin que notre vue put s'étendre, leur funeste clarté nous fit appercevoir la surface des eaux immobile sous les chaînes de la glace, qui s'élevoit à divers endroits en monceaux d'une prodigieuse hauteur. Comment vous peindre le sentiment de tristesse qui s'empara de nos cœurs à cet aspect? Ne pouvoir pousser plus loin notre course, ni regagner notre première cabane, qui nous auroit mieux défendus de l'âpreté redoublée du froid! Jusqu'à quand devoit durer cette funeste situation! Deux jours s'écoulèrent au milieu de ces réflexions désolantes. Enfin, le 9, le vent tomba. Il se releva le lendemain au sud-est, et souffla d'une telle force, que toutes les glaces qui nous bloquoient dans la baie se brisèrent à grand bruit, et furent balayées dans la

haute mer, en sorte qu'il n'en restoit plus le long de la côte, vers les quatre heures de l'après-midi.

En rompant les chaînes qui nous arrêtoient, le tyran des airs nous en forgeoit d'autres par sa violence. Ce ne fut qu'au bout de deux jours qu'elle se modéra. Une brise légère soufflant alors le long du rivage, notre chaloupe fut mise à la mer, notre voile dressée; et déjà nous nous étions avancés d'un cours assez favorable, lorsque nous apperçumes, à quelques lieues dans le lointain, une pointe de terre extrêmement élevée. La côte jusque-là paroissoit ne former qu'une ceinture si continue de rochers escarpés, qu'il étoit impossible de tenter aucun débarquement avant d'avoir atteint ce cap éloigné. Cependant il étoit dangereux de risquer une aussi longue course. La chaloupe venoit de faire une voie d'eau, qui occupoit constamment deux hommes à la vider. Ainsi nous ne pouvions employer que deux rames; encore la foiblesse où nous

étions réduits par nos chagrins et par le défaut de nourriture nous permettoit à peine de soutenir cette légère manœuvre. Qu'allions-nous devenir, si le vent venoit à tourner au nord-ouest? Il devoit infailliblement nous briser contre les rochers. Heureusement le danger n'étoit plus pour nous un objet digne de considération; et le vent seconda si bien notre constance, que nous parvînmes au cap environ à onze heures de la nuit. La place ne s'étant point trouvée commode pour aborder, nous fûmes encore obligés de longer la côte jusqu'à deux heures du matin, lorsque le vent, devenu plus fort, nous ôta la liberté de choisir un endroit favorable. Il fallut descendre, ou plutôt gravir avec mille peines sur une plage pierreuse, sans qu'il fût possible de mettre notre chaloupe à l'abri des flots qui menaçoient de la briser contre les roches.

L'endroit où nous étions débarqués étoit une baie peu profonde, renfermée du côté de la terre par des hauteurs inac-

cessibles, mais ouverte sur la mer au vent de nord-ouest, dont rien ne pouvoit nous garantir. Le vent, qui s'éleva le 13, jeta notre chaloupe sur un banc rocailleux, et l'endommagea dans plusieurs parties. Cet accident ne ſut qu'un léger prélude à de nouvelles misères. Environnés de rochers insurmontables, qui nous empêchoient d'aller chercher un abri dans les bois; réduits, pour toute couverture, à notre voile hérissée de glaçons; ensevelis durant plusieurs jours sous un déluge de neige, qui s'étoit amoncelée autour de nous à la hauteur de trois pieds, nous n'avions pour alimenter notre feu que des branches et des débris de troncs d'arbres, qui se trouvèrent par hasard jetés sur le rivage. Cette déplorable situation dura jusqu'au 21, où le temps se radoucit : mais il n'étoit plus en notre pouvoir d'en profiter. Comment réparer notre chaloupe ouverte de plusieurs crevasses? Après avoir médité les divers moyens qui se présentèrent à notre esprit, et les avoir

rejetés comme impraticables, toutes nos pensées se tournèrent à chercher notre salut d'un autre côté.

Quoiqu'il fût impossible d'escalader le mur de rochers qui nous entouroit de toutes parts, cependant si nous étions dans la nécessité de renoncer à l'usage de notre chaloupe, il nous vint dans l'idée que nous pourrions du moins nous avancer le long du rivage, en marchant sur la glace, devenue assez forte pour supporter notre poids. Je résolus avec le contre-maître d'en faire l'épreuve. Nous partîmes aussitôt; et, au bout de quelques milles, nous parvînmes à l'embouchure d'une rivière bordée d'une plage sablonneuse, où nous aurions pu conserver notre chaloupe, et vivre avec beaucoup moins de désagrément, si notre bonne fortune nous y eût d'abord conduits. Cette découverte, en faisant naître nos regrets, n'étendoit pas bien loin nos espérances. Il étoit à la vérité facile de pénétrer de là dans les bois; mais falloit-il s'enfoncer au hasard en

des lieux sauvages pour aller à la recherche d'un canton habité ? Par quels moyens diriger notre course à travers la noire épaisseur de la forêt ? et sur-tout comment traîner ses pas sur la neige, dont la terre étoit chargée à la hauteur de six pieds, et que le moindre dégel pouvoit ramollir ? Après avoir tenu conseil à notre retour, il fut décidé que notre seule ressource étoit de charger sur notre dos ce qui nous restoit d'effets utiles et de provisions, et d'aller le long de la côte, où il étoit plus naturel d'espérer qu'il se trouveroit enfin quelques familles de pêcheurs ou de sauvages. Le temps paroissoit devoir encore tenir à la gelée ; et le vent ayant balayé dans la mer la plus grande partie de la neige qui couvroit les glaces de ses bords, nous pouvions nous flatter de faire environ dix milles par jour, même dans l'état de langueur où nos forces étoient tombées.

Cette résolution ayant été arrêtée d'une voix unanime, nous eûmes bientôt fait nos préparatifs. Notre projet étoit de

partir le 24 au matin ; mais, dans la nuit qui le précéda, le vent tourna tout-à-coup au sud-est, accompagné d'une grosse pluie ; en sorte que peu d'heures après, cette croûte de neige qui, la veille, paroissoit si solide, fut entièrement fondue, et toute la lisière de glaçons détachée du rivage. Plus de chemins ouverts pour sortir de cette plage désastreuse où nous étions renfermés, Dans ces cruelles réflexions, nos regards se tournoient quelquefois vers la chaloupe, que nous avions été souvent tentés de mettre en pièces pour entretenir notre feu, n'osant plus en attendre aucun autre service. Il nous restoit encore assez d'étoupe pour remplir les nouvelles crevasses ; mais le baume de Canada avoit été tout-à-fait épuisé par nos réparations journalières, et rien ne s'offroit à notre imagination pour le remplacer.

Cependant le froid revint le surlendemain. Sa rigueur dans la nuit, me fit concevoir une idée que je me hâtai d'es-

sayer aussitôt que le jour parut. C'étoit de répandre de l'eau sur l'étoupe qui bouchoit les fentes, et de l'y laisser geler en forme d'enduit d'une certaine épaisseur. Mes compagnons se moquoient de mon entreprise, et ne se prêtoient qu'avec répugnance à me seconder. Un moyen aussi simple me réussit cependant au-delà de mon espoir. Toutes les ouvertures se trouvèrent par-là si bien fermées, qu'on en vint à croire que l'eau ne pourroit y pénétrer aussi long-temps que la gelée seroit aussi forte que dans ce moment.

Nous en fîmes une heureuse expérience le lendemain 27 : quoique la chaloupe fût devenue fort lourde, et très-difficile à manier, par la quantité de glace dont elle étoit revêtue, elle avoit fait dans la journée environ douze milles du lieu de notre départ. Ce nouveau service nous la rendit plus précieuse, et nous eûmes le soin de la transporter sur nos rames dans l'endroit le plus favorable à sa sûreté. Une épaisse forêt, qui s'éle-

voit dans le voisinage, nous offroit deux biens dont nous avions été privés durant tant de nuits, un léger abri contre le souffle glacial du vent, et du bois en abondance pour entretenir un grand feu qui nous réchauffât dans notre sommeil. Cette double jouissance fut pour nous le comble des voluptés. Notre provision d'amadou étant presque consommée, je fus obligé de la renouveler en brûlant une partie de ma chemise, la même que j'avois toujours portée depuis la perte de mes équipages.

Le lendemain une ondée de pluie fondit malheureusement toute la glace de notre chaloupe; et nous eûmes le chagrin de perdre l'avantage d'une journée favorable, qui auroit pu nous avancer de plusieurs milles dans notre course. Il fallut se résoudre à attendre le retour de la gelée; et ce qui augmentoit notre impatience et nos regrets, c'est que nos provisions se trouvoient maintenant réduites à deux livres et demie de bœuf pour chacun.

La geléen'ayant repris que dans l'après-midi du 29, la longueur inévitable de nos préparatifs ne nous permit pas de faire plus de sept milles avant la nuit. Un vent très-fort qui nous surprit le jour suivant, dans le commencement de notre route, nous obligea de relâcher sans avoir fait plus de deux lieues. Le dégel nous retint à terre jusqu'au surlendemain, premier février, où un froid excessif nous fournit l'occasion de réparer notre chaloupe ; mais les glaçons flottans étoient si considérables, qu'ils occupoient sans cesse l'un de nous à les briser avec une perche ; et ce ne fut que par le travail le plus fatigant que nous vînmes à bout de faire cinq milles avant la chûte du jour.

Notre navigation fut plus heureuse le 3. Le vent souffloit dans une direction aussi favorable que nous aurions pu le desirer. Quoique la chaloupe fît une voie d'eau, qui employoit une partie de nos bras à la tarir, nous courûmes d'abord quatre milles par heure avec le secours

de

de nos rames, et bientôt cinq avec notre seule voile. Vers deux heures de l'après-midi, nous eûmes pleinement en vue un cap très-élevé, qui, selon notre estime, ne devoit être éloigné que de trois lieues. Sa prodigieuse hauteur nous trompoit sur sa distance. Il étoit presque nuit, lorsque nous parvînmes à l'atteindre. En le doublant, notre course prenoit une direction différente de ce qu'elle avoit été dans la journée; en sorte qu'elle nous obligea de baisser la voile, et de prendre nos rames. Le vent se trouvoit alors souffler du côté de la terre. Nos efforts étoient bien foibles pour le combattre; et, sans un courant venant du nord-est, qui nous soutînt un peu contre son impulsion, nous courions le risque d'être emportés pour jamais dans la haute mer.

La côte hérissée de rochers, étant en cet endroit trop dangereuse pour y descendre, il nous fallut ramer avec mille périls dans les ténèbres et le long des écueils, jusqu'à cinq heures du matin,

Incapables alors de soutenir une plus longue manœuvre par l'épuisement de nos forces, nos yeux se fermèrent sur les dangers du débarquement, et le ciel le fit réussir, sans autre accident que d'avoir notre chaloupe jetée à demi-pleine d'eau sur le rivage. L'entrée des bois n'étoit pas éloignée, cependant nous eûmes beaucoup de peine à nous y traîner, et à dresser du feu pour nous dégourdir et pour sécher nos habits. Tel étoit l'accablement où nous avoient plongés la fatigue et l'insomnie, qu'il nous fut impossible de résister au sommeil, lorsque notre feu commençoit à s'allumer. Nous étions obligés de nous éveiller tour-à-tour pour l'entretenir, de peur qu'il ne s'éteignît pendant que nous serions tous endormis à la fois, et que la gelée ne nous frappât de mort dans cet assoupissement. A mon réveil, j'eus occasion de me convaincre, par les observations que je fis sur le rivage, de ce que j'avois soupçonné pendant la route; savoir, que cette pointe de terre élevée que nous venions de doubler

étoit le Cap-Nord de l'île Royale, qui, avec le Cap-Roi sur l'île de Terre-Neuve, marque l'entrée du golfe Saint-Laurent.

La douce certitude de nous trouver sur une île habitée nous auroit flattés de l'espérance de rencontrer enfin du secours en continuant notre voyage, si nous avions eu de quoi pourvoir à notre subsistance pendant tout le temps qu'il pouvoit durer. Mais nos provisions étoient près de finir; et cette perspective nous jetoit dans le désespoir. Il ne se présentoit à notre esprit que des idées d'une mort prochaine, ou des moyens affreux pour la reculer. En tournant les yeux les uns sur les autres, il sembloit que chacun fût prêt à marquer la victime qu'il falloit dévouer à la faim de ses bourreaux. Déjà même quelques-uns d'entre nous étoient convenus d'en remettre le choix à la décision aveugle du sort. Heureusement l'exécution de cet affreux projet fut remise à la dernière extrémité.

Pendant que mes compagnons s'occu-

poient à vider la chaloupe du sable dont la marée l'avoit remplie, et à boucher ses fentes, en versant sur l'étoupe de l'eau qu'ils y laissoient geler, j'allai le long du rivage avec le contre-maître pour chercher des huîtres, dont on appercevoit une quantité d'écailles dispersées. Il ne s'en trouva par malheur aucune de pleine. Nous aurions regardé comme une grande fortune de rencontrer quelques cadavres de bêtes sauvages à demi-dévorés par des oiseaux de proie; mais tous ces débris étoient ensevelis sous la neige. Rien qui put nous offrir les plus vils alimens. C'étoit peu que la destinée nous eût jetés sur une côte déserte, il falloit, pour combler notre misère, qu'elle eût choisi la plus affreuse saison, lorsque non seulement la terre refusoit ses productions naturelles à notre subsistance, mais encore lorsque les animaux qui peuplent les deux élémens nourriciers de l'homme s'étoient réfugiés dans leurs grottes ou dans leurs repaires, pour se préserver du froid rigoureux qui désole ces inhospitables climats.

Je craindrois de porter un sentiment trop pénible dans les ames à qui notre situation a pu inspirer, jusqu'à ce moment, une tendre pitié, si je peignois dans toute leur horreur les maux que nous eûmes à souffrir les jours suivans. Réduits, pour seule nourriture, à des fruits secs d'églantier déterrés sous la neige, et à quelques chandelles de suif, que nous avions réservée pour notre dernière ressource; oppressés de fatigue au moindre effort; contrariés dans notre navigation par les glaces, les pluies ou les vents; animés quelquefois d'une légère espérance, pour retomber bientôt après dans un plus cruel désespoir; navrés des sensations douloureuses de toutes ces détresses réunies, pour nous accabler de leur poids insupportable à chaque instant du jour et de la nuit: voilà quel fut notre état jusqu'au 17, où, succombant de foiblesse, nous descendîmes à terre pour la dernière fois, résolus de périr en cet endroit, si le ciel ne nous envoyoit quelque secours imprévu. Met-

tre notre chaloupe en sûreté sur la plage, auroit été une entreprise trop au-dessus de notre pouvoir. Elle resta livrée à la fureur des vagues, après que nous en eûmes retiré tristement nos outils, et la voile qui nous servoit de couverture. Nos dernières forces furent employées à balayer la neige de la place que nous avions choisie, à la relever tout autour en talus, pour y planter des branches de pin, destinées à nous former un abri; enfin, à couper et à mettre en pile autant de bois qu'il nous fut possible, pour entretenir notre feu, dans la crainte d'être bientôt hors d'état de faire usage de nos instrumens.

Quelques poignées de fruits d'églantier bouillis dans de la neige fondue furent, pendant les premiers jours, l'unique soutien de notre vie. Ils vinrent à nous manquer; et nous regardions comme un bonheur de pouvoir y suppléer par des plantes marines qui croissoient sur le rivage. Après les avoir fait bouillir plusieurs heures de suite, sans qu'elles

eussent perdu beaucoup de leur dureté, je mis fondre dans le jus une des deux seules chandelles qui nous restoient. Ce bouillon dégoûtant, et ces herbes coriaces assouvirent d'abord notre faim; mais peu d'instans après, nous fûmes saisis d'un vomissement terrible, sans avoir la force de pouvoir débarrasser notre estomac. Cette crise dura environ quatre heures, au bout desquelles nous fûmes un peu soulagés, mais pour tomber dans un épuisement absolu.

Il fallut cependant recourir le lendemain à la même nourriture, qui opéra comme la veille, seulement avec un peu moins de violence. Nous avions employé notre dernière chandelle. Nous fûmes réduits, pendant trois jours, à nous contenter de ces herbes dures et grossières, qui nous causoient des nausées chaque fois que nous les portions à la bouche. Dans le même temps nos jambes commencèrent à s'enfler. Cette bouffissure s'étendit à tel point sur tout le corps, que, malgré le peu de chair

que nous avions conservé, nos doigts, par la moindre pression, s'enfonçoient à la profondeur de plus d'un pouce sur notre peau, et l'empreinte en subsistoit encore une heure après. Nos yeux sembloient comme ensevelis dans des cavités profondes. Engourdis par la dissolution intérieure de notre sang, et par les âpres frimas qui nous enveloppoient, à peine avions-nous la force de ramper tour-à-tour pour aller attiser notre feu presque éteint, ou ramasser quelques branches dispersées sur la neige. C'est alors que le souvenir de mon père, qui m'avoit toujours suivi au milieu des plus pressans dangers, vint s'offrir avec un nouvel attendrissement à mon cœur, en se mêlant à l'idée de mon trépas. Je me le représentois, ce tendre père, inquiet d'abord sur mon compte dans la première attente de mes nouvelles, accablé ensuite de chagrin, lorsque le temps s'écouleroit sans lui en apporter; enfin, condamné à pleurer, pendant tous les jours de sa vieillesse, sur la perte de

son fils. Je pleurois moi-même de mourir si loin de ses bras, sans recevoir sa dernière bénédiction. A ces touchantes pensées, interrompues par les gémissemens poussés autour de moi, succédoient des projets barbares, que l'instinct naturel de la vie m'inspiroit pour la soutenir. Ces malheureux compagnons de mon infortune, dont les travaux m'avoient jusqu'alors secouru, ne me paroissoient plus qu'une proie pour assouvir ma faim. Je lisois les mêmes sentimens dans leurs regards avides. Je ne sais où nous auroient conduits ces féroces dispositions, lorsque tout-à-coup les accens d'une voix humaine se firent entendre dans la forêt. Au même instant nous découvrîmes deux Indiens, armés de fusils, qui ne sembloient pas nous avoir encore apperçus. Cette apparition subite, ranimant notre courage, nous donna la force de nous lever et de nous avancer vers eux avec toute la promptitude dont nous étions capables.

Aussitôt que nous fûmes en leur pré-

sence, ils s'arrêtèrent, comme si leurs pieds eussent été cloués à la terre. Ils nous regardoient fixement, immobiles de surprise et d'horreur. Outre l'étonnement où devoit naturellement les jeter la rencontre imprévue de six étrangers dans ce coin de l'île déserte, notre seul aspect étoit bien capable de glacer le plus intrépide. Nos habits traînant en lambeaux, nos yeux éteints sous la bouffissure de nos joues livides, l'enflure monstrueuse de tous nos membres, notre barbe hérissée et crépue, nos cheveux flottant en désordre sur nos épaules, tout devoit nous donner une apparence effrayante. Cependant, à mesure que nous avancions, mille sentimens heureux se peignoient sur nos traits. Les uns versoient de douces larmes, les autres sourioient de joie. Quoique ces signes paisibles fussent propres à rassurer un peu les Indiens, ils ne témoignoient pas encore la moindre inclination à nous approcher; et certes le dégoût répandu sur toutes nos personnes justifioit assez

leur froideur. Je pris donc le parti de m'avancer vers celui qui se trouvoit le plus près de moi, en lui tendant une main suppliante : il la prit, et la secoua très-cordialement, façon de saluer employée parmi ces Sauvages.

Ils commencèrent alors à nous donner quelques marques de compassion. Je leur fis signe de venir vers notre feu. Ils nous accompagnèrent en silence, et s'assirent auprès de nous. L'un d'eux, qui parloit un français corrompu, pria, dans cette langue, de l'informer d'où nous venions, et quel hasard nous avoit amenés en cet endroit. Je me hâtai de lui rendre un compte aussi succint qu'il me fut possible des infortunes et des souffrances que nous avions éprouvées. Comme il me parut assez vivement touché de mon récit, je lui demandai s'il pourroit nous fournir quelques provisions. Il me répondit qu'oui; mais, voyant notre feu prêt à s'éteindre, il se leva brusquement, saisit notre hache, qu'il fut un moment à considérer en souriant, j'ima-

gine, du mauvais état où elle se trouvoit. Il la rejeta d'un air de mépris, pour prendre celle qui étoit à son côté. En un clin-d'œil il eut abattu une grande quantité de branches, qu'il jeta sur notre feu: puis il ramassa son fusil; et, sans dire un seul mot, il s'en alla avec son compagnon.

Une retraite si soudaine auroit pu donner de l'inquiétude à ceux qui ne connoissent pas l'humeur des Indiens : mais je savois que ces peuples parlent rarement, lorsqu'ils n'y voient pas une nécessité absolue. Ainsi je ne doutai point qu'ils ne fussent allés nous chercher des provisions ; et j'assurai ma troupe alarmée que nous ne tarderions guère à les revoir. Malgré les besoins que nous devions avoir de nourriture, la faim n'étoit pas, du moins pour moi, le plus pressant. Le bon feu que nous avoient fait les Sauvages remplissoit, en ce moment, tous mes desirs, ayant passé tant de jours à souffrir d'un froid rigoureux auprès de la flamme languissante de notre misérable foyer.

Trois

Trois heures s'étoient écoulées depuis le départ des Indiens; et mes compagnons désolés commençoient à perdre l'espérance de les revoir, lorsqu'enfin nous les apperçûmes, au détour d'une pointe de terre avancée, qui ramoient vers nous dans un canot d'écorce. Bientôt ils descendirent sur le rivage, chargés d'une grosse pièce de venaison fumée, et d'une vessie pleine d'huile de poisson. Ils firent bouillir la viande dans notre pot de fer avec de la neige fondue; et, lorsqu'elle fut cuite, ils eurent l'attention de ne nous en donner qu'en très-petite quantité, avec un peu d'huile, pour prévenir les suites dangereuses qu'auroit pu avoir notre voracité, dans l'état de foiblesse où notre estomac se trouvoit réduit.

Ce léger repas étant fini, ils me firent embarquer avec deux de mes compagnons dans leur pirogue, trop petite pour nous emmener tous à la fois. Leur habitation n'étoit éloignée que de cinq milles. Nous fûmes reçus, en débarquant, par trois Indiens, et une douzaine de femmes ou

enfans qui nous attendoient sur le bord de la mer. Tandis que ceux de la pirogue retournoient chercher le reste de notre troupe, les autres me conduisirent vers leurs cabanes, ou wigwams, qui s'élevoient au nombre de trois, pour le même nombre de famille, à l'entrée de la forêt. Nons fûmes traités par ces bonnes gens avec la plus douce hospitalité. Ils nous firent avaler d'une espèce de bouillon, mais sans vouloir nous permettre, malgré nos prières, de manger de la viande, ou de prendre aucun autre aliment trop substantiel.

Je ressentis une joie bien vive lorsque la pirogue revint, et nous ramena nos trois compagnons. Nous goûtions, à nous trouver réunis parmi ces Sauvages, même après une séparation si courte, les sentimens qu'éprouvent des amis de l'enfance, qui, après avoir long-temps gémi, éloignés l'un de l'autre, se retrouvent au sein de leur patrie. Cette hutte nous paroissoit un lieu de délices. Les transports que nous faisions éclater intéressèrent en notre fa-

veur une femme très-âgée, qui témoigna beaucoup de curiosité d'apprendre nos aventures. J'en fis un détail plus circonstancié que le premier à l'Indien qui pouvoit entendre le français. Il le rendit aux autres dans son langage. Pendant le cours de son récit, j'eus occasion d'observer que les femmes en étoient vivement affectées; et je fondai sur cette impression l'espoir d'un traitement favorable pendant notre séjour.

Après avoir satisfait aux premiers besoins, nos pensées se tournèrent vers les malheureux que nous avions laissés à l'endroit de notre naufrage. La détresse sous laquelle nous avions été près de succomber me faisoit craindre pour eux un sort plus funeste. Cependant, quand un seul d'entre eux auroit survécu, j'étois résolu de n'omettre aucune tentative pour son salut. Je tâchai de bien désigner aux Sauvages le quartier de l'île où nous avions été jetés; et je leur demandai s'il ne seroit pas possible d'y porter des secours.

Sur la description que je leur fis du cours de la rivière la plus voisine, et d'une petite île que l'on découvroit à peu de distance de son embouchure, ils répondirent qu'ils connoissoient à merveille cette plage; qu'elle étoit éloignée d'environ cent milles, par des routes très-difficiles dans les bois; qu'il y avoit des rivières et des montagnes à franchir pour y pénétrer, et que s'ils entreprenoient le voyage, ils devoient s'attendre à quelque récompense pour leurs fatigues. Il n'étoit pas raisonnable d'exiger qu'ils suspendissent leur chasse, le seul moyen qu'ils ont de faire subsister leurs femmes et leurs enfans, pour entreprendre une course pénible par un pur motif de bienveillance envers des inconnus. Quant à ce qu'ils disoient de la distance, elle ne me paroissoit pas exagérée, puisque j'estimois, par mes propres calculs, que nos courses le long des rivages n'avoient été guère au-dessous de cent cinquante milles. Je leur dis alors, ce dont il ne m'étoit pas encore venu dans l'esprit de

leur parler, que j'avois de l'argent, et que s'il étoit de quelque prix à leurs yeux, j'en emploierois une partie à les payer de leurs peines. Ils semblèrent fort contens de cette proposition, et me demandèrent à voir ma bourse. Je la pris des mains de mon domestique pour leur montrer les cent quatre-vingts guinées qu'elle contenoit. J'observai sur leurs traits, à la vue de cet or, des sentimens que j'étois bien loin d'attendre d'un peuple sauvage. Les femmes sur-tout le regardoient avec une extrême avidité; et, lorsque je leur eus fait présent d'une guinée à chacune, je les vis pousser un grand éclat de rire; ce qui est le signe dont les Indiens expriment les mouvemens extraordinaires de leur joie.

Quelque exorbitantes que pussent être leurs prétentions, je n'avois rien à ménager pour sauver mes compatriotes, s'il en restoit quelqu'un en vie. Nous conclûmes un accord, par lequel ils s'engageoient à se mettre en route dès le jour suivant, et moi à leur donner vingt-cinq

guinées à leur depart, et la même somme à leur retour. Ils s'occupèrent aussitôt à faire des souliers propres à marcher sur la neige, soit pour nos matelots qu'ils devoient ramener, soit pour eux-mêmes; et le lendemain de bonne heure ils partirent, après avoir reçu l'argent dont nous étions convenus.

Dès le moment où les Sauvages eurent vu de l'or dans mes mains, ma situation perdit tous les charmes qu'elle devoit à leur hospitalité. Ils devinrent aussi avides qu'ils avoient été jusqu'alors généreux, exigeant dix fois la valeur des moindres choses qu'ils nous fournissoient à mes compagnons ou à moi. Je tremblois d'ailleurs que cette passion excessive pour l'argent, qu'ils avoient prise dans leur commerce avec les Européens, ne les portât à nous dépouiller, et à nous laisser dans la déplorable situation dont nous étions sortis par leurs secours. Le seul motif sur lequel je fondai l'espérance d'un traitement plus humain, étoit la religion qu'ils avoient embrassée, ayant été convertis

au christianisme par les jésuites français, avant que cette île nous fût cédée avec le Canada. Ils témoignoient l'attachement le plus vif pour leur foi nouvelle; et souvent ils nous étourdissoient dans la soirée par leur triste psalmodie. C'étoit sur mon domestique qu'ils avoient réuni toutes leurs affections, parce qu'il étoit catholique irlandais, et qu'il se joignoit à leurs prières, quoiqu'il n'en entendît pas un seul mot. Je doute fort s'ils étoient en état de s'entendre eux-mêmes; car leurs chants, ou leurs hurlemens, pour mieux dire, étoient dans un jargon confus, mêlé de mauvais français, et de leur idiome sauvage, avec quelque bout de phrases latines qu'ils avoient retenues de la bouche de leurs missionnaires.

Ces insulaires ont, dans la figure et dans les mœurs, des traits généraux de ressemblance avec les Sauvages du continent de l'Amérique. Cependant leur langage est très-différent de celui de toutes les nations ou tribus que j'ai con-

nues. Ils en diffèrent aussi dans l'usage de laisser croître leur chevelure; ce qui est particulier aux femmes seules parmi les Indiens du continent. Ils ont d'ailleurs pour les liqueurs spirtueuses ce goût violent, si universel parmi les Sauvages.

Nous passâmes bien des jours encore avant de recouvrer nos forces et de pouvoir digérer quelque nourriture substantielle. La seule que les Indiens fussent en état de nous procurer, étoit de la chair d'orignal et de l'huile de veau marin, dont ils vivent uniquement pendant la saison de la chasse. Quoique le souvenir de tant de misères passées dût nous faire bénir le changement de notre situation, et prêter des agrémens à notre séjour parmi les Sauvages, je me sentois fort empressé de les quitter, à cause des dépêches que l'on m'avoit confiées, et qui pouvoient être de la plus grande importance pour le service de l'état; d'autant plus que je ne pouvois ignorer que le duplicata s'étoit perdu dans le

naufrage de la goëlette. Cependant j'étois encore dans une telle langueur, qu'il me fut impossible, pendant quelque temps, de faire le moindre exercice; et j'éprouvai, ainsi que les compagnons de mes disgraces, combien une atteinte si rude à la constitution étoit difficile à réparer.

Après une absence d'environ quinze jours, les Indiens revinrent avec trois de nos gens, les seuls que la mort eût épargnés parmi les huit personnes que j'avois laissées dans la cabane. Ils nous apprirent qu'après avoir consommé toutes leurs provisions, ils avoient subsisté, pendant quelques jours, de la peau d'orignal, que nous avions dédaigné de partager avec eux; que cette dernière ressource étant épuisée, trois étoient morts de faim, et que les autres avoient été dans l'horrible nécessité de se nourrir de leurs cadavres, jusqu'à l'arrivée des Indiens; que l'un des cinq qui restoient s'étoit livré avec tant d'imprudence à sa voracité, qu'il étoit mort, au bout de quelques heures, en des tourmens inex-

primables; enfin, qu'un autre s'étoit tué par accident, en maniant les armes d'un Sauvage. Ainsi notre troupe, composée d'abord de dix-neuf personnes, se trouvoit alors réduite à neuf; et j'admire, toutes les fois que j'y pense, qu'une seule en eût pu réchapper, après avoir eu à combattre, durant l'espace de trois mois, toutes les misères combinées du froid, de la fatigue et de la faim.

Le délabrement de nos forces nous retint en ce triste lieu quinze jours encore, pendant lesquels je fus contraint, comme auparavant, de payer le prix le plus excessif pour notre nourriture et pour nos moindres besoins. Au bout de ce temps, ma santé se trouvant un peu rétablie, et ma bourse presque épuisée, je me crus obligé de sacrifier mes convenances personnelles au devoir de mon service; et je résolus de porter mes dépêches au général Clinton, avec toute la diligence dont j'étois capable, quoique ce fût la saison de l'année la moins propre à voyager. En conséquence, j'en-

gageai deux Indiens à me conduire dans Hallifax, moyennant quarante guinées que je leur paierois en y arrivant. Je me chargeois de plus de leur fournir sur la route toutes les provisions et tous les rafraîchissemens convenables dans chaque partie habitée où nous pourrions passer. D'autres Indiens devoient conduire le reste de notre troupe à un établissement sur la rivière espagnole, où ils resteraient jusqu'au printemps, pour attendre une occasion de gagner par mer Hallifax. Je fournis au capitaine tout l'argent nécessaire à sa subsistance et à celle de ses matelots, pour une lettre-de-change qu'il me donna sur son armateur à New-Yorck. Celui-ci ne rougit point dans la suite de m'en refuser le paiement, sous prétexte que le navire étant perdu, ni le capitaine ni l'équipage n'avoient plus rien à prétendre.

Je partis le 2 avril, accompagné de deux Idniens, de mon domestique, et de M. Winslow, jeune passager de notre vaisseau, l'un des trois qui avoient sur-

vécu dans la cabane. Nous emportions chacun quatre paires de souliers indiens, une paire de soulier à neige, et des provisions pour quinze jours. Nous arrivâmes le soir dans un endroit que les Anglais nomment Broad-oar, où une chûte orageuse de neige nous retint tout le jour suivant. Nous repartîmes le 4; et, après une marche d'environ quinze milles, nous parvînmes sur les bords d'un très-beau lac salé, nommé le lac Saint-Pierre, dont l'extrémité va communiquer en pointe avec la mer. En cet endroit nous fîmes la rencontre de deux familles indiennes qui alloient à la chasse. Je leur achetai pour quatre guinées un canot d'écorce, mes guides m'ayant prévenu qu'il nous seroit souvent nécessaire pour traverser quelques parties du lac qui ne gèlent jamais. Comme nous devions en d'autres parties voyager sur la glace, je fus obligé d'acheter aussi deux traîneaux pour y placer le canot et le tirer après nous.

Après avoir goûté deux jours de repos,

pos, et nous être munis de nouvelles provisions, nous reprîmes notre marche le 7, en la dirigeant pendant quelques milles le long des bords du lac; mais la glace étant mauvaise, il nous fallut quitter cette route pour en prendre une dans les bois. La neige s'y trouvoit élevée de six pieds. Un dégel mêlé de pluie, qui survint le lendemain, la rendit si molle, qu'il nous fut impossible de marcher plus long-temps sur sa surface. Nous fûmes donc obligés de nous arrêter. Un grand feu, un wigwam commode, et des provisions abondantes, nous aidèrent à supporter ce contre-temps fâcheux, sans dissiper toutefois nos inquiétudes. L'hiver étoit trop avancé pour espérer de voyager long-temps sur la neige, sans le retour fortuit de la gelée; et si elle ne devoit plus revenir, le seul parti qui nous restoit étoit d'attendre que le lac fût entièrement débarrassé de ses glaçons, ce qui pouvoit nous retenir encore quinze jours ou trois semaines. Notre situation, dans ce cas, devenoit aussi malheureuse

que celle où nous avions été réduits par notre naufrage, excepté que la saison étoit moins rude, que nous étions un peu mieux pourvus de munitions, et que nous avions au moins des armes pour les renouveler.

Heureusement la gelée revint le 12, et nous crûmes devoir profiter de cette faveur dès le lendemain. Notre marche fut ce jour-là de six lieues, tantôt sur les glaces flottantes, et tantôt dans notre pirogue. Le 14, nos provisions étant presque toutes consommées, je proposai d'aller à la poursuite du gibier, qui me paraissoit abonder en ce canton. Les Sauvages en général ne songent guère qu'aux besoins du jour, sans se mettre en peine de ceux du lendemain. Cette prévoyance pouvoit cependant être bien essentielle, puisqu'une fonte soudaine de la neige nous eût empêchés de sortir. J'allai dans les bois avec un de mes guides, et nous fûmes bientôt sur la trace d'un orignal, que mon Indien atteignit au bout d'une heure de chasse. Il l'ou-

vrit avec beaucoup d'adresse, recueillit le sang dans la vessie, et dépeça le corps en grands quartiers, dont une partie fut portée sur nos épaules jusqu'à la pirogue. Nous envoyâmes chercher le reste par l'autre Indien, mon domestique, et M. Winslow. Cette expédition nous valut un renfort de provisions assez considérable, pour n'avoir plus la crainte d'en manquer, dans le cas où un dégel subit nous eût empêchés de continuer notre route sur le lac ou dans les bois. Le 15 au matin, nous partîmes de très-bonne heure, et nous fîmes six lieues dans la journée; ce qui abattit tellement nos forces déjà épuisées par de longues souffrances, qu'il nous fut impossible de nous remettre en marche le lendemain. La fatigue nous retint encore jusqu'au 18, où nous reprîmes notre voyage de la même manière, c'est-à-dire partie sur les glaces flottantes, et partie sur la pirogue, dans les endroits où le lac n'étoit pas gelé. J'eus alors occasion d'observer les beautés de ce

lac, l'un des plus beaux que j'aie vus en Amérique, quoique cette saison de l'année ne fût pas propre à le faire paroître avec tous ses avantages. Il est couvert d'un nombre infini de petites îles, répandues çà et là sur sa surface, qui lui donne un air de ressemblance avec le célèbre lac de Killarney, et d'autres lacs d'eau douce en Irlande. On n'a jamais formé d'établissemens sur ces îles. Cependant le sol en paroît très-fertile, et leur séjour devroit être délicieux en été, si l'on pouvoit s'y procurer de l'eau douce, dont elle manque absolument; ce qui est sans doute la raison pour laquelle elles ne sont pas habitées. Si les glaces du lac eussent été continues et plus solides, nous aurions pu nous épargner bien du temps et des peines, en marchant directement d'une pointe à une pointe, et d'une île à l'autre, au lieu que presque à chaque baie nous étions obligés de nous enfoncer en de longs détours.

Le 20, nous arrivâmes à un endroit

appelé Saint-Pierre, où se trouve un établissement de quelques familles anglaises et françaises. Je dois à la reconnoissance de faire ici mention de M. Cavanaugh, négociant anglais, dont nous fûmes reçus avec toutes sortes de politesses, et qui, sur le récit de mes malheurs, eut la confiance de m'avancer deux cents livres sterlings, pour une lettre-de-change que je lui donnai sur mon père, quoique notre nom lui fût entièrement étranger.

J'aurois pris à Saint-Pierre un bâtiment de pêcheur pour me rendre à Hallifax, sans la crainte de tomber entre les mains des corsaires américains, dont ces parages étoient alors infestés. Le lac, en cet endroit, n'étant séparé de la mer que par une forêt d'environ un mille de largeur, il ne fut question que de traîner notre pirogue à travers cet espace pour gagner le rivage, et nous embarquer. Après nous être arrêtés les jours suivans en divers endroits peu remarquables, nous arrivâmes le 25 à Narrashoc, où nous

fûmes accueillis avec la même hospitalité qu'à Saint-Pierre. Nous en partîmes le 26 dans notre pirogue, pour nous rendre à l'île Madame, située presque au milieu du passage du Canceau, par lequel l'île du Cap-Breton est séparée de l'Acadie, ou Nouvelle-Ecosse. Mais, à la pointe de cette île, nous découvrîmes une si grande quantité de glaces flottantes, qu'il eût été de la dernière imprudence d'y hasarder notre fragile nacelle. Nous retournâmes donc à Narrashoc, où je frétai un bâtiment plus capable de leur résister. Je fis mettre à bord la pirogue; et, le 27, à l'aide du vent le plus favorable, nous franchîmes en trois heures le passage, et nous débarquâmes au Canceau, qui lui donne son nom. Ensuite, après une navigation de dix jours le long des côtes, notre pirogue nous porta jusque dans le port d'Hallifax.

Les Indiens, ayant reçu le prix dont nous étions convenus, et les présens par lesquels je crus devoir satisfaire ma re-

connoissance envers ceux à qui j'étois redevable du salut de ma vie, nous quittèrent au bout de quelques jours pour s'en retourner dans leur île. Comme il me fallut attendre long-temps encore l'occasion d'un vaisseau, j'eus la satisfaction, pendant cet intervalle, de voir arriver mes compagnons d'infortune, que les autres Indiens s'étoient chargés de conduire par la *Rivière espagnole*. Enfin, après deux mois d'attente, je m'embarquai sur le vaisseau nommé le *Chêne-Royal*, et j'arrivai à New-Yorc, où je remis au général Clinton mes dépêches tardives, dans l'état le plus délabré.

LETTRE
DE JULIE DE MERSAN
A ÉMILIE DE BEAUMONT.

MA CHÈRE ÉMILIE,

As-tu donc oublié la parole que tu m'avois donnée, de venir nous trouver à la campagne aux premiers jours du printemps? Peut-être les gens de la ville imaginent-ils qu'il n'est pas encore de retour? Je conçois cette méprise. Il n'est que le soleil qui puisse les en avertir; et ils se tiennent toujours si claquemurés dans leurs appartemens, qu'ils ne songent guère à le consulter : pour nous, nous jouissons déjà de ses faveurs. La campagne, si triste pendant quelques mois, a repris tous ses charmes. Les arbres ont secoué les frimas qui les enveloppoient, pour revêtir leurs habits de verdure. Les oiseaux, revenus en foule de tous les côtés, forment les plus agréables concerts, en cachant leurs nids sous l'é-

paisseur du feuillage. Que fais-tu donc à la ville? Quand tu passerois la journée à respirer de ta fenêtre l'air doux qui se fait sentir, croirois-tu jouir du printemps? Lève les yeux, tourne-les autour de toi, que vois-tu? Un ciel obscurci par la fumée, des rues fangeuses, les mêmes objets que tu as vus dans la triste saison. Les toits, il est vrai, ne sont plus couverts de glaçons et de neige; mais comme le soleil pâlit sur vos sombres ardoises! Vois-tu, comme moi, ses rayons naissans se jouer avec les feuilles agitées, qu'ils colorent de pourpre et d'or? le vois-tu perler un moment la rosée, avant de la dissiper, et tout-à-coup inonder un vaste horizon d'un torrent de lumière? Je veux croire que vos paresseux, retenus si long-temps au coin de leurs foyers, commencent à se hasarder dans les rues, tout grelottans encore du froid qu'ils ont senti; mais regarde-les bien, tu les trouveras vieillis d'un hiver. Ici, au contraire, tout semble rajeuni. Les ruisseaux ont nétoyé

leurs eaux bourbeuses, les prairies s'émaillent de fleurs nouvelles, l'aubépine qui blanchit tapisse tous les chemins; il n'est pas jusqu'au plus vieux espalier qui ne se pare de bouquets, pour déguiser son grand âge. Tout paroît, comme nous, dans la fraîcheur de la jeunesse. Quel plaisir, après le morne silence qui régnoit dans la nature, d'entendre les bêlemens des troupeaux qu'on voit gravir sur le penchant des collines, et les cris de joie des enfans qui se répandent dans la campagne pour sarcler les blés, ou pour essayer leurs forces au labourage! Notre maison est bâtie sur une hauteur, exposée aux premiers traits du soleil. Je pourrois de mon lit attendre sa visite; mais j'aime mieux me lever avec l'aurore, pour lui offrir moi-même mon hommage sur le sommet du coteau, et j'y reviens le soir pour lui faire mes adieux à son coucher. Ce spectacle magnifique est toujours nouveau pour moi. Voilà, ma chère Emilie, un petit détail des plaisirs que je goûte; mais je sens

qu'il me manque une amie pour les partager. Hâte-toi donc de venir : ne crois pas que ce temps soit perdu pour ton instruction. J'apprends ici tous les jours mille choses que je me trouve bien honteuse d'avoir ignorées jusqu'à présent. Je suis sûre que nos petits talens y gagneront aussi. Les doux chants du rossignol nous engageront à cultiver avec plus de soin notre voix. Les agneaux, qui bondissent autour de leurs mères, nous feront chercher à mettre dans nos mouvemens leur aisance, leur grace et leur légéreté, tandis que les charmans paysages qui se varient à chaque pas nous feront exercer nos crayons pour les représenter comme la nature. Notre vanité sera peut-être humiliée par ces rivaux; mais ils n'en sont point orgueilleux, et on leur pardonne. Tâche d'engager ta maman à venir avec toi ; nous vous attendons l'une et l'autre avec la plus vive impatience. Adieu, ma chère Émilie. Du moment où je compterai que ma lettre peut être parvenue dans tes mains, j'irai me poster au bout

de l'avenue pour te voir venir. Il seroit fort mal à toi de m'y laisser long-temps gémir avec les tourterelles. Adieu encore une fois; je t'embrasse de toute l'amitié que je t'ai vouée pour la vie.

JULIE DE MERSAN.

RÉPONSE d'Émilie de Beaumont à Julie de Mersan.

JE n'ai pas oublié, ma chère Julie, la promesse que tu me rappelles ; et si je ne l'ai pas remplie, je suis sûre, lorsque je t'en aurai dit la raison, que tu ne me croiras plus si digne de tes reproches. J'ai mieux aimé te paroître les mériter par mon silence, que de porter mes inquiétudes dans ton cœur. Je m'empresse de t'en faire part aujourd'hui qu'elles sont dissipées. Tu sais avec quelle tendresse j'aime ma digne maman ? Eh bien ! ma chère amie, je me suis vue presque sur le point d'en être séparée pour jamais ; et ce n'est qu'en frémissant encore que je songe au danger que j'ai couru. Depuis la perte de mon papa, j'avois toujours vu décliner sa santé ; mais je me flattois que le séjour de la campagne, les amitiés de ta maman, la douceur de

me voir heureuse dans ta société, pourroient la distraire un peu de sa douleur, et rétablir ses forces. C'est dans cette espérance que je te parlois avec tant de joie cet hiver de nos plaisirs du printemps. Les premiers instans de cette charmante saison avoient réveillé dans mon esprit les idées les plus riantes. Je m'occupois l'autre jour de mes préparatifs; et maman secondoit mon ardeur de toute sa complaisance, lorsqu'en faisant ellemême ses paquets, le recueil des lettres qu'elle a conservées de mon père tomba sous sa main; c'étoit le soir. Elle me renvoya, pour pouvoir les relire en silence. J'ai su depuis qu'elle y avoit passé toute la nuit. Il faut que cette lecture lui eût causé des émotions bien fortes, puisque le lendemain au matin la fièvre se déclara avec la plus grande violence, et la réduisit en deux jours à la dernière extrémité. Juge de ce que j'ai dû souffrir, en la voyant dans un délire continuel, en l'entendant prononcer d'une voix éteinte e nom chéri de mon papa. Je



Tout ce qui me retrace les tendres liens de la nature,
excite en mon ame des mouvements plus affectueux

C. Monnet inv. del. Dupreel sculp.



tremblois à chaque instant qu'elle ne ne me fût ravie comme lui. Que serois-je devenue sur la terre, privée de cette chère maman, qui paroît ne tenir plus à la vie que par son amour pour moi? Ses bontés m'avoient toujours pénétrée; mais, en ce moment, combien j'ai senti s'accroître ma tendresse et ma reconnoissance! Quoique son état la rendît insensible à mes soins, je me plaisois à ces tristes devoirs, comme si elle m'en eût payé par ses caresses. Il me sembloit que mon papa, dont l'image se peignoit si vivement à mon souvenir, m'en remercioit pour elle. Je ne l'ai pas quitté une seule minute, et je jouis aujourd'hui de sa convalescence. Je ne puis te dire combien cette révolution a développé de sentimens dans mon cœur. Je sens que les noms de mère et de fille ont pris encore pour moi une douceur nouvelle. Tout ce qui me retrace les tendres liens de la nature excite en mon ame des mouvemens plus affectueux. J'en fis hier une épreuve qui restera long-temps dans ma mémoire.

Maman me mena passer la journée à la campagne, chez madame de ***, qui lui avoit témoigné, pendant sa maladie, le plus vif intérêt. J'avois toujours entendu parler de cette dame avec des expressions touchantes d'attachement et de considération ; mais la légéreté de mon âge m'avoit empêché de faire des remarques bien suivies sur son caractère. Je résolus de l'étudier avec plus de soin. Nous la trouvâmes, à notre arrivée, au milieu de vingt personnes, dont les unes lui étoient unies par l'amitié, et les autres de simples connoissances en liaison d'affaires avec son mari. Sa physionomie, toujours animée par le sourire de la candeur et de la bonté, mettoit les étrangers même à leur aise avec elle. J'admirai comme elle savoit tenir tour-à-tour à chacun le langage qui lui convenoit, n'oublier personne dans cette foule, et parmi tant de soins embarrassans veiller encore sur sa jeune famille, sans avoir l'air de s'en occuper. Le soir, quand la compagnie se retira, maman se rendit

aux aimables instances que lui fit son amie pour jouir plus long-temps du plaisir de se retrouver avec elle. Madame de *** venoit de recevoir d'heureuses nouvelles de deux de ses fils qui voyagent dans l'étranger. Son mari revenoit le même jour d'un petit voyage dans la province. Ces deux circonstances mettoient son cœur dans une situation délicieuse; et son bonheur se peignoit également par le sourire errant sur ses lèvres, et par les douces larmes qui rouloient dans ses yeux. Il sembloit que cette ame aimante craignît de jouir seule en elle-même, et voulût se répandre dans tout ce qui l'environnoit pour l'associer à sa joie. Le charme en étoit si doux, qu'on s'en laissoit pénétrer, comme d'une félicité personnelle. Sa sensibilité produisoit le même effet que l'aspect touchant d'une belle soirée, où la nature se plaît à verser dans tous les cœurs la fraîcheur qu'elle respire. Une gaîté vive et légère succéda bientôt à son premier attendrissement. De ce ton noble, de ce

caractère de sagesse et d'élévation, si naturel à ses idées, et qu'elle avoit su soutenir avec tant d'avantage dans la conversation générale de l'après-midi, je la vis descendre avec la même grace au badinage le plus affable et à la familiarité la plus intime. Maman étoit touchée de la part affectueuse qu'elle lui voyoit prendre au retour de sa santé; je l'étois aussi des témoignages flatteurs d'amitié que je recevois de sa bouche; mais je ne sais où elle trouvoit le secret de nous rendre encore plus sensibles à ses propres jouissances. Tantôt par des caresses, elle animoit sa fille à déployer devant son père les nouveaux talens acquis en son absence; tantôt par d'ingénieuses agaceries elle lutinoit l'enjouement et la vivacité de son esprit pour en faire jaillir mille traits pleins de sel et de délicatesse. Aimable coquetterie de la tendresse maternelle, qui cherches à parer les enfans de toutes leurs graces aux yeux d'un père enchanté, pour le rendre à son tour plus cher à ses enfans,

par l'accroissement de son amour, que tu séyois bien à cette ame naïve et pure si étrangère à tout autre artifice ! Le reste de la soirée se passa en divers petits jeux, auxquels je pris plus d'intérêt que dans toute autre maison, parce qu'ailleurs ils ne paroissent qu'une ressource contre l'ennui ; au lieu que la gaîté, l'esprit et la cordialité dont madame de*** les assaisonne, les transforment près d'elle en de véritables plaisirs. Bientôt arriva le moment de retourner à la ville ; et je t'avoue que ce ne fut pas sans me causer de vifs regrets. A peine étions-nous remontées en voiture : O maman ! m'écriai-je en me jetant à son cou, que je vous remercie de m'avoir rendu témoin du bonheur de cette honorable famille ! Je sens que je vais vous en aimer davantage. — Tu vois, mon Emilie, me répondit-elle en me pressant tendrement sur son sein, combien les douceurs de la nature et de l'amitié sont au-dessus de tous les autres plaisirs ! La même impression est restée dans mon cœur, et je l'éprouve

toutes les fois que je me trouve auprès de ma digne amie. Je ne la quitte jamais sans me sentir plus portée à pratiquer mes devoirs, et plus instruite, par son exemple, des moyens d'y réussir. — Ah! maman, qu'ils sont délicieux, et qu'ils paroissent faciles, de la manière dont madame de *** les remplit. Il me semble qu'il suffiroit à toutes les femmes de la voir pendant un seul jour pour rechercher le même bonheur. — Il est vrai, ma fille, tel est le charme de la vraie vertu, qu'à son aspect toutes les ames honnêtes sentent le plus doux penchant à la suivre. Mais la plupart sont bientôt rebutées par quelques difficultés dont elles s'épouvantent, faute d'une assez grande solidité dans leurs principes. Madame de *** a eu le courage de se former les siens dans sa première jeunesse, pour ne plus s'en écarter le reste de sa vie. Avec tous les agrémens qui pouvoient la faire briller dans le monde, une fortune capable de fournir à ses dissipations, et malgré les exemples dont il

lui auroit été facile de s'autoriser, elle a senti de bonne heure que l'estime d'elle-même, celles de son époux, de sa famille et de ses amis, étoient d'un prix plus flatteur pour une ame telle que la sienne. Toutes ses pensées, toutes ses actions, ont été rapportées à cette résolution vertueuse. Ses efforts lui sont devenus chaque jour plus faciles, et leur succès a commencé sa récompense. A mesure qu'elle en a goûté davantage la douceur, elle a senti plus vivement la crainte de la perdre, si elle se démentoit un seul instant. Dès-lors son courage ne s'est effrayé d'aucun travail. Tous ses enfans ont été nourris sur son sein : ils n'ont été malades que dans ses bras. Elle a formé leurs premières idées et leurs premiers sentimens; sans cesse elle a veillé sur les moindres détails de leur éducation ; elle n'est encore aujourd'hui occupée que de leur bonheur, au prix de tous les sacrifices qu'il pourroit en coûter à sa généreuse tendresse. C'est du calme où tant de satisfactions intérieures

entretiennent son ame au milieu de son activité, que naissent cet enjouement, cet air serein, et cette candeur, qui intéressent au premier regard. Certaine de trouver toujours dans les autres la bienveillance et le respect, comme elle ne trouve en elle-même rien qui ne soit digne de ses sentimens, il lui suffiroit de s'abandonner aux mouvemens de son ame pour être sûre de charmer. A ces moyens naturels elle a su réunir tous ceux que peut donner une raison cultivée par la réflexion, la lecture, et l'expérience. Il semble que rien ne soit hors de la portée de ses lumières, comme rien n'est étranger à ses affections. Son entretien vous touche autant qu'il vous instruit. On diroit que toutes ses idées passent par son cœur pour s'y revêtir de l'expression d'un sentiment noble et délicat. Une égalité d'humeur inaltérable, une amabilité toujours nouvelle, captivant son époux par les liens les plus chers, ne lui laissent jamais desirer d'autres délassemens de ses travaux. Eh!

quel spectacle étranger pourroit l'intéresser autant que celui de sa maison, lorsqu'il voit ses amis, fatigués des scènes bruyantes du monde, venir chercher les plaisirs qu'elles n'ont pu leur donner, dans cet asyle de la paix et de l'honneur? L'air pur qu'on y respire, le ton de franchise et de liberté décente qu'on y trouve établi, disposent les cœurs à s'ouvrir, après les avoir pénétrés de sentimens honnêtes. On s'y trouve en sûreté contre les autres et contre soi-même, comme dans un temple où tout inspire le respect et l'amour d'une divinité bienfaisante que l'on craindroit d'offenser, même dans le secret de sa pensée. Au lieu des jalousies et des prétentions qui divisent les autres femmes, celles qu'elle a su choisir pour sa société ne sentent, en sa présence, que le desir de mériter de plus en plus son estime; et ce besoin commun les attachant l'une à l'autre par de nouveaux nœuds, les porte toutes ensemble vers elle par la reconnoissance et par l'amitié. Ainsi tout conspire à lui

faire goûter le bonheur le plus touchant pour une ame sensible. Heureuse épouse, heureuse mère, heureuse amie, tout ce qui l'environne lui forme un empire où chacun lui donne son cœur à gouverner, pour le remplir du sentiment et de l'émotion de ses vertus.

Malgré le transport rapide avec lequel maman me traçoit ce portrait, il fit sur moi une impression si forte, que je l'ai retrouvé ce matin tout entier dans mon souvenir. Je me hâte de te l'envoyer, en te priant de le présenter à ta mère. Je t'avoue que je voudrois le voir entre les mains de tous les honnêtes gens. Il me semble qu'on devroit cet hommage public à la vertu, de peindre les plaisirs qu'elle donne pour encourager ceux qui la pratiquent, et attirer les autres dans son sein par l'espoir du même bonheur. La seule personne à qui je voudrois pouvoir le dérober, est madame de ***, de peur de blesser sa modestie, si toutefois cette même modestie lui permettoit de s'y reconnoître. Ses amis seuls seroient

frappés

frappés de la ressemblance, et me sauroient gré de leur avoir retracé les sentimens qu'ils ont tous dans le cœur. Les gens de bien m'applaudiroient aussi d'avoir montré, par un exemple vivant, que la vertu n'est point étrangère sur la terre; qu'elle peut s'allier au caractère le plus aimable, et jouir de la félicité la plus pure que l'homme soit en état de goûter.

Pour nous, ma chère amie, qui avons le bonheur de trouver les mêmes principes dans nos parens, profitons de ce nouvel exemple pour nous animer à marcher sur leurs traces. Nous sommes dans cet âge heureux où nos instructions et nos exercices sont autant de plaisirs, où nos premiers devoirs sont de suivre le doux penchant de la tendresse et de la reconnoissance pour ceux qui nous ont donné la vie, et qui n'aspirent qu'à l'embellir par les talens et les vertus. Joignons à ces sentimens ceux de l'amitié qui nous unit. Elle est née dans notre enfance; nous allons la renouveler à la campagne, et dans la saison la plus

riante de l'année. Toutes ces circonstances ne doivent-elles pas lui donner une force et une délicatesse qui en étendent la durée et les agrémens sur tous nos jours ? Elle t'a fait partager la peine que j'ai ressentie de notre séparation, qu'elle te fasse partager la joie à laquelle mon cœur seul ne sauroit suffire, d'aller recevoir, à la fin de la semaine, tes embrassemens.

ÉMILIE DE BEAUMONT.

PYTHIAS ET DAMON,

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

DENIS, *tyran de Syracuse.*
GELON, *son favori.*
ARGUS, *capitaine de ses gardes.*
PALINURE, *pilote d'un vaisseau.*
DAMON, *citoyen de Syracuse.*
PYTHIAS, *citoyen de Corinthe.*
Gardes.

La scène se passe dans un appartement reculé du palais de Denis.

AVERTISSEMENT.

Les deux drames de ce volume sont imités de l'allemand de M. Pfeffel, qui les avoit composés pour l'enfance. En conservant toutes les beautés qu'il y a répandues, j'ai cherché à les rendre propres à un âge plus avancé, à qui les nouveaux sentimens de générosité, de force et de grandeur que j'ai tâché de peindre, et le langage dans lequel il les falloit exprimer, m'ont semblé devoir plus naturellement appartenir.

Cicéron et Valère-Maxime, qui nous ont transmis le trait admirable d'amitié de Damon et de Pythias, ayant négligé de nous apprendre lequel des deux se remit en ôtage entre les mains du tyran, pour lui répondre du retour de son ami, j'ai suivi dans le choix des noms celui que Fénélon a cru devoir adopter. J'invite mes amis à lire un dialogue qu'il a

composé sur ce sujet. C'est le vingtième des *dialogues des morts entre les anciens*.

PYTHIAS ET DAMON.

DRAME.

SCÈNE PREMIÈRE.

DENIS, GELON, ARGUS.

DENIS.

Qui dois-je faire mourir aujourd'hui, Voyons. (*Il ouvre ses tablettes.*) Ah! c'est le jour où Pythias a promis de revenir de Corinthe pour subir son supplice.

GELON.

Eh! croyez-vous qu'il revienne, seigneur?

DENIS.

Son retour m'étonneroit, je l'avoue. Mais pourtant Damon, son ami, qui s'est offert de mourir à sa place, s'il ne revenoit pas!

ARGUS.

Je viens de descendre dans sa prison. Il vous conjure, seigneur, de ne

pas lui refuser ce matin un instant d'audience.

DENIS.

Pour me demande grace, sans doute? Mais on ne se joue pas impunément de ma justice. Si Pythias ne revient pas ce jour même....

GÉLON.

Le traître ! il ne vouloit, disoit-il, que revoir sa patrie, embrasser sa femme et ses enfans ; et, dans l'espace de temps que vous avez daigné lui accorder, il auroit pu faire deux fois le chemin de Corinthe ! J'avois bien soupçonné quelque perfidie. Peut-être est-il allé vous chercher des assassins. O le meilleur des rois, faut-il que je tremble sans cesse pour vos jours ! Je ne sais quelle terreur m'agite. N'en doutez plus, seigneur, Damon est sûrement d'intelligence avec lui pour vous surprendre. Dans quel dessein dangereux demande-t-il à vous parler ?

DENIS.

Vous me faites frémir. Je ne veux pas

l'entendre. Je vais passer chez mes filles. Attendez-moi ici un moment, Gelon; et vous, Argus, allez voir si ma garde est vigilante autour de moi. (*Il sort par une porte secrète. Argus veut sortir d'un autre côté. Gelon le retient.*)

SCENE II.

GELON, ARGUS.

GELON.

ECOUTEZ, Argus.

ARGUS.

Qu'exigez-vous de moi, seigneur?

GELON.

Que l'entrée du palais soit interdite aujourd'hui à tout autre que Palinure. Gardez-vous d'y laisser pénétrer personne qui puisse mettre en danger la vie du roi, sous le prétexte d'implorer sa clémence en faveur de Damon.

ARGUS.

Hélas ! qui auroit le courage d'oser intercéder pour ce malheureux !

GELON.

Il est indigne d'exciter la pitié.

ARGUS.

Ah, seigneur ! qu'il me soit du moins permis de déplorer sa destinée.

GELON.

Gardez-vous de laisser éclater de pareils sentimens. Je vois que vous partagez l'aveuglement d'une crédule populace. Damon n'est qu'un imposteur, qui, par un faux héroïsme, s'est flatté d'en imposer au roi, et de sauver la vie de son ami.

ARGUS.

Vous conviendrez au moins qu'il exposoit bien généreusement la sienne.

GELON.

Eh ! ne voyez-vous pas qu'il ne pouvoit plus embrasser un autre parti ? Il craignoit trop que Pythias, dans les douleurs de la torture, ne fût contraint de l'avouer pour complice de sa trahison.

ARGUS.

Mais Pythias lui-même n'a pas été convaincu.

GELON.

Son crime est un secret que je renferme dans mon sein. L'intérêt de l'état défend qu'il soit exposé aux yeux du peuple. Allez, et que mes ordres soient exécutés. Je vous les renouvelle au nom du roi même. Songez bien que vous m'en répondez, et qu'il y va de votre vie. (*Argus s'incline, et sort sans répondre.*)

SCÈNE III.

GELON, *seul.*

FORTUNE, je te rends graces! tu vas donc me délivrer aujourd'hui du dernier Syracusain dont la vertu pût faire ombrage à mon crédit. Il s'est précipité lui-même dans sa ruine. Je ne pensois à perdre que l'opulent corinthien Pythias, pour m'enrichir de ses dépouilles; et je

trouve encore à me venger de l'orgueilleux Damon. Il apprendra ce que l'on gagne à mépriser le favori d'un tyran. Et toi, Denis, je sais à quels sentimens je dois tes largesses. C'est en vain que tu me parles d'amitié. Tu ne me combles de biens que pour m'animer à servir tes barbaries, dont tu me rendrois victime à mon tour. Mais, va, je saurai te prévenir. Elève encore un peu plus haut ma fortune. Je te ferai descendre toi-même dans le fond de l'abîme où tu songes déjà dans ton cœur à me précipiter. (*Il apperçoit un homme qui s'avance avec des marques de crainte.*) Que vois-je!

SCÈNE IV.

GELON, PALINURE.

GELON.

PALINURE, est-ce toi?

PALINURE.

Oui, seigneur.

GELON,

GELON, *avec empressement.*

Eh bien?

PALINURE.

Sommes-nous seuls?

GELON.

Tu peux parler sans crainte. Denis vient de s'éloigner.

PALINURE.

Je ne fais que de débarquer à l'instant, et je me suis glissé dans le palais pour venir vous rendre compte en personne du succès de vos ordres.

GELON.

Satisfais mon impatience. Les as-tu remplis?

PALINURE.

Vous n'avez plus rien à craindre de Pythias; il a perdu la vie.

GELON.

Je respire. Tu ne pouvois m'apprendre plus à propos cette heureuse nouvelle. Hâte-toi de m'instruire de toutes les circonstances de cet événement.

PALINURE.

J'avois mis, comme vous le savez, à la voile, chargé par Denis de conduire Pythias à Corinthe, et par vous de le mettre hors d'état d'y parvenir jamais. La troisième nuit après notre départ de Syracuse, il s'éleva une violente tempête, qui me donna la facilité d'exécuter mon dessein.

GELON.

Comment donc ? Achève.

PALINURE.

A la lueur des éclairs, je vis Pythias à genoux sur le bord du vaisseau, les mains élevées vers le ciel : « Dieux immortels, s'écrioit-il, ce n'est pas pour » ma vie que je vous implore, c'est pour » celle de mon ami. Laissez-moi le » temps d'aller briser les chaînes dont il » s'est chargé par tendresse pour moi. » Je vous abandonne ensuite mes jours, » quand j'aurai sauvé les siens. Voulez-» vous, par ma perte, rendre le généreux » Damon victime de sa vertu ? Vous le » savez, vous qui lisez dans le cœur des

» humains, vous n'avez point de plus » noble image sur la terre ». « Ta bou- » che outrage les dieux, lui répondis- » je, en osant leur comparer un mortel. » Voici comme ils punissent ton im- » piété » ; et je le frappai d'un coup terrible, qui le précipita dans l'abîme dévorant des flots.

GELON.

O mon cher Palinure ! personne n'auroit pu servir plus heureusement ma vengeance. Les biens de Damon vont être, après sa mort, le prix de tes services. J'entends une porte s'ouvrir. Le roi vient. Songe à lui dire que Pythias a refusé de venir avec toi.

SCENE V.

DENIS, GELON, PAILNURE, gardes.

DENIS.

Que veut cet audacieux étranger ? Qu'on l'arrête.

GELON.

Daignez suspendre vos ordres, seigneur. C'est le pilote Palinure, à qui votre cœur généreux avoit confié le soin de conduire Pythias à Corinthe.

DENIS.

Comment! est-ce qu'il l'en auroit aussi ramené?

PALINURE.

Non, seigneur. Aussitôt qu'il s'est vu débarqué sur le rivage de sa patrie, il m'a dit qu'il étoit inutile de l'attendre, et que je pouvois revenir seul à Syracuse. Voilà tous les ordres qu'il m'a donnés pour Damon.

DENIS.

Tu pourras l'en instruire toi-même. Qu'il paroisse maintenant devant moi, puisque je n'ai pas de grace à lui accorder. (*à l'un de ses gardes.*) Courez dire à Argus de l'amener ici. (*Le garde sort.*)

GELON.

Vous voyez, seigneur, combien mes soupçons contre Pythias étoient justes.

DENIS.

Il n'en falloit pas davantage pour le punir.

GELON.

Par une affreuse perfidie, il laisse mourir à sa place son meilleur ami. N'est-ce pas la preuve la plus sensible qu'il étoit criminel envers vous? Croyez-moi, livrez dès ce moment à la mort le complice de sa trahison. Il l'a bien méritée, pour vous avoir frustré de votre juste vengeance.

DENIS.

Mon dessein n'est pas de différer son supplice.

GELON.

Pourquoi donc perdriez-vous un temps précieux à l'écouter?

DENIS.

Non, je le veux. Sa confiance en l'amitié me semblait un outrage. Je me fais un plaisir de le confondre.

GELON.

Le voici.

SCENE VI.

DENIS, GELON, PALINURE, DAMON *enchaîné*, gardes.

DENIS.

Eh bien! Damon, c'est aujourd'hui le jour où Pythias devoit revenir?

DAMON.

Hélas! je tremble encore. Il n'est pas terminé.

DENIS.

Pourquoi ne demandes-tu pas aux dieux d'en prolonger la durée?

DAMON.

Que dis-tu, Denis? tu n'es pas fait pour concevoir ni mes craintes ni mes vœux. Ah! si la nuit étoit déjà venue! si le ciel pouvoit, jusqu'à demain, retenir le vaisseau de mon ami loin du port! s'il me laissoit le temps de lui

sauver la vie, en sacrifiant la mienne pour lui!

DENIS.

Tu pourras bientôt goûter cette rare satisfaction.

DAMON.

O Denis, tu me ravis de joie! Je craignois la vertu de Pythias plus que je ne crains tes bourreaux.

DENIS.

Bannis tes alarmes. Pythias ne reviendra jamais. Palinure vient t'en instruire.

PALINURE.

Je peux vous attester de sa part qu'il est désormais inutile de l'attendre.

DAMON, *avec feu.*

Tais-toi, vil calomniateur. Si tu m'avois dis que sa femme, ses enfans, tous ses concitoyens, s'empressoient de le retenir, et demandoient à venir à sa place, j'aurois pu croire un moment à cette imposture; mais jamais Pythias n'a tenu le langage que ton impudence ose lui prêter.

DENIS.

Etrange aveuglement!

DAMON.

Pythias sera de retour aujourd'hui même, s'il n'a cessé de respirer. Mais non, il vit encore. Le ciel ne permettra pas que le mortel le plus vertueux périsse, quand je peux racheter ses jours.

DENIS.

Quoi! tu refuses d'en croire un témoignage si formel?

DAMON.

J'en crois bien plus les sentimens de mon ami. Denis, c'est à toi maintenant de te souvenir de ta promesse.

DENIS.

Que t'ai-je promis?

DAMON.

De ne faire souffrir aucun mal à Pythias, s'il revient après ma mort.

DENIS.

Insensé! tu ne vois donc pas que le traître t'abuse! Dans ce même instant où tu ne trembles que pour lui seul,

son cœur tressaille de joie de t'avoir trompé.

DAMON.

Va, c'est de tes amis qu'il faut attendre de pareilles perfidies. Je connois le mien mieux que toi. Plût au ciel que je pusse compter sur ta foi comme sur sa parole !

GELON.

Quelle insolence inouie, seigneur !

DENIS.

Il va l'expier par son supplice.

DAMON.

Je suis plus impatient que toi de le presser. Je n'attends qu'un mot de ta bouche. Jure encore d'épargner Pythias à son retour.

DENIS.

Que t'importe une assurance inutile ? Le fourbe est trop soigneux de ses jours pour en avoir besoin.

DAMON.

N'outrage pas la vertu, Denis. C'est une assez grande impiété de ne pas y croire.

DENIS.

Est-ce à toi de la défendre, quand tu vas être le martyr d'une trahison?

DAMON.

Jusqu'au dernier soupir elle recevra mon hommage.

DENIS.

Ton aveugle fanatisme me fait pitié.

DAMON.

Ce n'est pas elle que j'implore, c'est ta justice que je réclame. Fais-moi donner la mort, mais jure d'épargner Pythias. Que j'emporte dans la tombe l'espérance de le sauver.

DENIS.

Puisqu'il ne te faut qu'un serment superflu, je te le donne. Si Pythias revient après ta mort, je jure qu'il vivra.

DAMON, *élevant les mains vers le ciel.*

Dieux immortels! recevez ce serment de sa bouche; et s'il pensoit à le violer un moment, employez tous vos foudres pour le contraindre à l'exécuter. (*A Denis.*) Je suis satisfait, tyran.

Je viens d'arracher une victime innocente à ta barbarie. J'en mets une autre à tes pieds. (*Il tombe à ses genoux.*) Laisse-moi les embrasser pour te demander une grace. Elle ne doit pas coûter cher à ton cœur.

DENIS.

Parle.

DAMON.

Fais-moi conduire dès cet instant même au supplice. Je dois être assez coupable à tes yeux, puisque j'ose braver ton indignation.

DENIS.

Tu seras satisfait. Qu'on le traîne à l'échafaud. Argus, fais assembler toute ma garde pour contenir le peuple dans le devoir. Que l'on punisse de mort le premier qui oseroit se permettre un murmure. (*Les gardes saisissent Damon, et commencent à l'entraîner.*)

DAMON, *en sortant.*

Je vous bénis, grands dieux! j'ai sauvé mon ami.

SCÈNE VII.

DENIS, GELON, PALINURE.

DENIS, *après une minute de silence.*

DAMON est-il un insensé? est-il le plus généreux des mortels! S'il m'eût demandé grace pour lui-même, j'ai cru me sentir prêt à la lui accorder.

GELON.

O le meilleur des rois! jamais criminel n'osa te braver avec tant d'audace, et ton cœur s'émeut encore pour lui! Mais, dans cette circonstance, seigneur, votre clémence pourroit entraîner les suites les plus funestes. Les farouches Syracusains ne manqueroient pas de la prendre pour une foiblesse, et n'en deviendroient que plus insolens.

DENIS.

Oui, sans doute, cet exemple rigoureux importe à ma sûreté. Peuple rebelle,

belle, il faut t'épuiser de sang, et te rassasier d'opprobres pour régner sur toi!

GELON.

Puisque Pythias étoit coupable, Damon a trempé dans son crime. Il mérite deux fois de mourir.

DENIS.

Je te rends graces, Gelon, de ton zèle pour ma puissance. Continue à me chercher les victimes qu'il lui faut immoler. De nouveaux bienfaits seront le gage de ma faveur. Et vous, Palinure, courez instruire le peuple de la perfidie de Pythias, et sur-tout du crime de Damon. Je ne veux pas qu'on lui donne un seul sentiment de pitié. (*Palinure s'éloigne; et, prêt à sortir, il recule avec effroi.*)

SCÈNE VIII.

DENIS, GELON, PALINURE, ARGUS, DAMON ET PYTHIAS *enchaînés*, gardes.

DENIS.

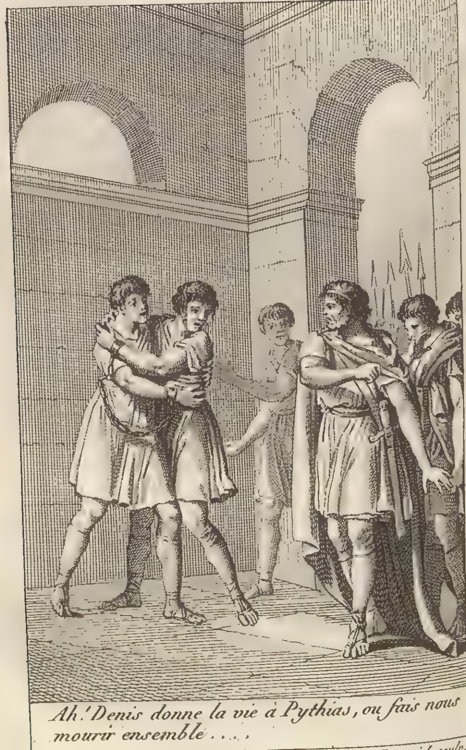
Que vois-je?

GELON, *à part.*

Ah! traître Palinure!

ARGUS.

Seigneur, comme je conduisois Damon à la mort, cet étranger est accouru vers moi, hors d'haleine. « Arrête, s'est» il écrié! brise les fers de mon ami.
» Damon n'est plus ton otage, voici Py» thias; c'est lui seul qui doit mourir ». Ils se sont précipités dans les bras l'un de l'autre; et tous deux à l'envi s'empressoient vers l'échafaud, comme s'ils alloient se disputer un trône. Cet événement inattendu m'a fait un devoir de les amener devant vous.



Ah! Denis donne la vie à Pythias, ou fais nous mourir ensemble . . . .

C. Monnet inv. del. Dupréel sculp.

DENIS, *avec une extrême surprise.*

Est-il vrai? pourrai-je en croire mes yeux?

DAMON.

Voilà mes craintes justifiées. Ah! Denis, pourquoi n'as-tu pas avancé d'une heure mon supplice?

PYTHIAS.

Et crois-tu donc que j'aurois pu survivre à la mort que je t'aurois donnée? Moi, ton meurtrier, cher ami! Cette seule image glace encore mon sang dans mes veines. Bénis soient les dieux d'avoir enfin secondé mon impatience! O Damon, que je t'embrasse pour la dernière fois! (*Ils s'embrassent avec la plus vive tendresse.*)

DAMON.

Fidèle, mais cruel ami! Ah! Denis, donne la vie à Pythias, ou fais-nous mourir ensemble.

PYTHIAS.

Tu es étonné de me revoir, tyran?

Ma conservation miraculeuse te force de croire à ces dieux que tu voudrois anéantir au fond de ton cœur. Quand tu m'as fait précipiter dans la mer, tu ne prévoyais pas qu'une vague bienfaisante dût me jeter sur des roches voisines.

DAMON.

Eh quoi, tu n'as pas revu ta patrie! tu n'as pas embrassé ta femme et tes enfans!

PYTHIAS.

Pouvois-je penser encore à goûter cette douceur, quand le moindre délai t'alloit devenir si funeste?

DAMON.

Malheureux que je suis! je n'ai donc rien fait pour toi!

PYTHIAS.

Eh! ne voudrois-tu pas me donner, au péril de tes jours, la consolation que le sort m'a ravie? Combien j'ai souffert dans cette pensée! Errant sur des ro-

chers déserts, debout jour et nuit sur leur sommet pour appercevoir de plus loin le vaisseau, ce n'étoit plus vers Corinthe que se portoient mes vœux, je n'appelois plus que Syracuse! Syracuse!

DAMON.

Tu savois bien que, même en expirant, je n'aurois pas douté de ton cœur.

PHYTHIAS.

Et moi, j'aurois trahi cette généreuse confiance! Quelque dieu, touché de mon désespoir, a daigné m'envoyer une barque légère, que je l'ai vu défendre lui-même contre les flots orageux. Tranquille enfin sur ton sort, en revoyant ces rivages, avec quelle joie je les ai embrassés! Me voici dans tes mains, Denis; délivre mon ami, tu peux ensuite armer tes bourreaux ou mon assassin que voilà (*en montrant Palinure*).

DENIS.

Qu'entends-je, Palinure? Que la vé-

rité sorte de ta bouche, ou les plus cruels tourmens vont te l'arracher.

PALINURE.

Seigneur, je n'ai fait qu'obéir à votre favori. Gelon m'avoit ordonné de précipiter pendant la nuit Pythias dans la mer.

PYTHIAS.

Ah! Gelon, je te pardonne de m'avoir forgé des crimes pour envahir ma fortune; je te pardonne d'avoir attenté sur mes jours : mais que t'avoit fait mon ami, pour l'envelopper si cruellement dans ma ruine?

DENIS.

Réponds, scélérat!

GELON, *dans la plus profonde consternation.*

Doutez-vous, seigneur, que le soin de votre sûreté....

DENIS.

Tais-toi. Pythias étoit innocent, et tu le savois. L'amitié ne s'élève point

jusqu'à cet héroïsme entre des cœurs coupables. Nobles amis, soyez libres; et vous, méchans, allez mourir. Argus, conduisez-les tous deux au supplice.

PYTHIAS.

Arrête, Denis; tu viens de sentir combien il est beau d'être juste.....

DAMON.

Apprends combien il est doux d'être généreux.

DENIS.

Quels hommes êtes-vous donc l'un et l'autre, vous qui embrassez mes genoux pour vos lâches meurtriers? Mais non, il faut qu'ils meurent. C'est la seule chose que je puisse jamais refuser à votre vertu. Va, Gelon, va chercher un ami qui veuille s'immoler pour toi; je ne te fais grace qu'à ce prix.

DAMON et PYTHIAS.

Ah, seigneur!....

DENIS.

C'est en vain. Si j'ai déjà versé tant de sang innocent, je ne veux pas qu'il

en reste de criminel. Le traître ! je viens de lire au fond de son ame. Suis-je donc condammé à ne trouver jamais de cœurs fidèles ? C'est de vous seuls, mortels incomparables, que j'attends ce bonheur. Laissez-moi l'espérance d'être un jour le troisième dans votre amitié.

LE SIÉGE DE COLCHESTER,

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

Lord FAIRFAX, *général de l'armée du parlement.*

Lord CAPELL, *gouverneur de Colchester.*

EDMOND, *fils de Fairfax.*

ARTHUR, *fils de Capell.*

Le colonel MORGAN, *ami de Fairfax.*

Le colonel KINGSTON, *ami de Capell.*

SURREY, *capitaine des gardes de Fairfaix.*

Gardes et soldats.

La scène se passe dans la tente de Fairfax, devant les murs de Colchester.

La guerre civile, dont l'Angleterre fut déchirée sous le règne de Charles Ier, venoit de se rallumer pour la seconde fois. Le parlement, par la résolution qu'il avoit prise de ne plus présenter d'adresses à ce prince malheureux, détenu alors sous sa puissance dans l'île de Wight, avoit porté l'indignation dans le cœur de tous les bons citoyens. L'Ecosse, le pays de Galles, quelques villes du nord du royaume et du comté de Surrey, et même dix-sept vaisseaux à la solde parlementaire, s'étoient déclarés pour le roi. Il y avoit aussi des mouvemens en sa faveur dans les comtés d'Essex et de Kent, soutenus par le zèle du comte de Norwich, de lord Capell, de sir Charles Lucas, et de sir George Lisle. C'est contre ces derniers que le chevalier Fairfax fut envoyé avec une armée assez nombreuse. Cet habile général n'eut pas beaucoup de peine à triompher de quelques troupes nouvelles et mal disciplinées. Il les défit complètement à Maidstone, dans le comté

de Kent; et, poursuivant leurs restes fugitifs, il les obligea, ainsi que les royalistes du comté d'Essex, de se renfermer dans la ville de Colchester, qu'il courut aussitôt investir.

Le siége de cette ville est un des événemens les plus mémorables de ces temps malheureux, par l'opiniâtre résistance de ses défenseurs (*). Malgré

(*) Il dura depuis le 18 juin 1648, jusqu'à la fin du mois d'août de la même année. Les murailles et les fortifications de Colchester, élevées par les Romains avec la solidité qu'ils savoient donner à leurs constructions, portent encore des marques terribles de la fureur de ce siége. On y voit de tous côtés les brèches faites par les batteries de l'armée parlementaire. La plupart des églises sont à demi-renversées. Je suis entré en 1783 dans celle de Sainte-Marie, qu'on dit bâtie sur les ruines du fort Royal, pour y bénir la mémoire des guerriers qui l'avoient su défendre avec tant d'intrépidité, et sur-tout des deux héros (les chevaliers Lucas et Lisle) dont le sang y fut si cruellement répandu.

les rude assauts qu'ils eurent à souffrir, malgré la disette affreuse où ils furent bientôt réduits, au point qu'il ne leur restoit plus pour nourriture que les chevaux de la garnison, ils faisoient encore de brusques sorties; et bravoient toutes les forces des assiégeans, dans l'attente de quelques secours incertains qu'on leur faisoit espérer.

C'est dans cette situation que commence l'action du drame que l'on và lire.

Je suis loin de présenter à mes jeunes lecteurs comme bien authentique le moyen employé par Fairfax pour contraindre le lord Capell à lui rendre la place (*). Il répugne trop au caractère

(*) Ce fait est rapporté par Raguenet dans son histoire de la vie de Cromwell, avec quelques détails qui lui donnent un air de vraisemblance. Comme il ne cite point les sources où il l'a pris, il ne m'a pas été possible de le vérifier. Au reste, ni Clarenton, ni Hume, ni MM. Macaulay, n'en font aucune mention.

de franchise et d'humanité que tous les historiens s'accordent à donner à ce général. Cependant comme la facilité de son caractère le rendit toujours l'instrument aveugle des volontés de Cromwell et d'Ireton (*), et que ce dernier fut continuellement auprès de lui durant le siége, on pourroit croire que les suggestions de cet homme féroce le portèrent à une violence étrangère à son cœur, comme elles le rendirent ensuite coupable de la sanglante exécution dont il sera parlé à la fin de ce volume.

Je me suis attaché à peindre, dans toute sa force, le caractère ferme et généreux de Capell, qui ne se démentit dans aucune circonstance de sa vie ni de sa mort. S'il produit sur le cœur de mes jeunes amis l'effet que j'ose m'en promettre, j'espère qu'ils verront avec plaisir à la suite de ce drame quelques détails intéressans sur la fin déplorable de cet homme vertueux.

(*) L'un des gendres de Cromwell.

LE SIÉGE DE COLCHESTER, DRAME.

SCÈNE PREMIÈRE.

FAIRFAX, MORGAN.

FAIRFAX, *lisant un papier que Morgan vient de lui remettre.*

L'ATTAQUE de cette nuit nous auroit coûté tant de braves soldats ?

MORGAN.

Oui, mon général, huit cents hommes, et, s'il faut l'avouer, l'élite de l'armée.

FAIRFAX.

Encore, si nous avions racheté cette perte par quelque avantage ! mais, après tant d'assauts, Colchester n'en résiste pas moins à nos armes. L'exemple d'Oxford

vient d'enfler le cœur des habitans ; et l'opiniâtre Capell....

MORGAN.

Cet homme seul est pour la ville une sûreté plus forte que ses remparts. C'est en vain que nous les attaquerons, tant qu'il voudra s'obstiner à les défendre.

FAIRFAX.

Il n'a pas long-temps à me braver encore.

MORGAN.

Quoi ! milord....

FAIRFAX.

Si je ne puis vaincre sa résistance, son s saura la forcer.

MORGAN.

Son fils ?

FAIRFAX.

Oui, Morgan. Le jeune Arthur m'ouvrira, dès ce jour, les portes de Colchester. C'est dans ce dessein que je l'ai fait venir de Londres avec mon fils. On vient de m'annoncer leur arrivée.

MORGAN.

Voici Surrey qui revient de la place.

SCENE II.

FAIRFAX, MORGAN, SURREY.

FAIRFAX.

Eh bien! Surrey, la trève est-elle acceptée? Capell a-t-il agréé l'entrevue que je lui ai fait proposer?

SURREY.

Oui, milord. Les hostilités sont suspendues pour six heures; et, ce matin même, lord Capell doit se rendre sous votre tente.

FAIRFAX.

Pour étaler sans doute à mes yeux son triomphe. Comment vous a-t-il reçu?

SURREY.

D'un air froid, calme et ferme. La constance est empreinte sur son front.

FAIRFAX.

Cet orgueilleux royaliste demeureroit seul inébranlable, tandis que le génie tutélaire d'Albion est dans la terreur! Non, non, il apprendra bientôt à trembler lui-même. Je porterai l'effroi dans la partie la plus sensible de son ame. Surrey, faites venir mon fils. (*Il sort.*)

SCENE III.

FAIRFAX, MORGAN.

MORGAN.

OSERAI-JE vous demander, milord, quel est votre projet? Je ne puis venir à bout de le démêler.

FAIRFAX.

Je le crois; mais il faut vous l'apprendre. Je reçus hier au soir la nouvelle que le duc d'Hamilton, avec une nombreuse armée, s'avance, suivi de Langlade, au secours de la place. C'est pour le prévenir

que j'ai hasardé cette nuit un troisième assaut. Vous savez quel en a été le succès, mais l'artifice va me livrer ce que je n'ai pu saisir par la force.

MORGAN.

Comment le jeune Arthur pourra-t-il vous servir dans cette entreprise?

FAIRFAX.

Je lui représenterai vivement le danger qui menace son père. Ils se verront tous deux dans mon camp. Arthur, tremblant pour des jours si chers, va l'engager à se rendre.

MORGAN.

Le croyez-vous, milord?

FAIRFAX.

Je l'espère. Celui que l'univers armé n'auroit su vaincre, souvent une seule larme en a triomphé.

MORGAN.

Capell porte dans son cœur la tendresse d'un père; mais il y porte aussi la fermeté d'un héros.

FAIRFAX.

Si les premières armes de la nature ne peuvent le dompter.... Mais j'apperçois mon fils. Je veux lui parler seul. Allez joindre le jeune Arthur, et n'épargnez aucun moyen pour le faire entrer dans mes vues.

SCENE IV.

FAIRFAX, EDMOND.

FAIRFAX.

EMBRASSE-MOI, mon fils.

EDMOND, *se jetant dans ses bras.*

O mon père, que je me trouve heureux de ce que les soins de la guerre ne m'ont pas effacé de votre souvenir !

FAIRFAX.

Ta joie sera bien plus grande lorsque tu sauras par quel motif je te rappelle auprès de moi.

EDMOND.

Vous me voyez prêt à remplir vos ordres.

FAIRFAX.

Ils seront chers à ton cœur s'il est sensible à l'amitié.

EDMOND.

Vous me les faites desirer avec une nouvelle impatience.

FAIRFAX.

Tu peux sauver le jeune Arthur du plus grand malheur qu'il ait à craindre.

EDMOND.

Que dites-vous? Ah! mon père, je vous en conjure, ne perdons pas un moment.

FAIRFAX.

Milord Capell, par une aveugle opiniâtreté, se précipite dans sa ruine. J'estime trop sa bravoure pour ne pas déplorer son malheur. Le sort de son fils sur-tout, puisque tu l'aimes, ne peut me devenir étranger. Sauvons-les tous les deux d'une perte inévitable.

EDMOND.

Eh ! quel moyen faut-il employer ! Ah! s'il cst en mon pouvoir, avec quelle ardeur je vais le saisir !

FAIRFAX.

Je dois avoir ce matin une entrevue avec milord. Je veux lui donner la joie de revoir et d'embrasser son fis. Mais, quand je lui peindrai les malheurs dans lesquels son aveuglement l'entraîne, je desirerois qu'Arthur appuyât, par ses prières, mes représentations.

EDMOND.

Ah ! mon père, je crains....

FAIRFAX.

Quoi donc ? qu'il n'en puisse rien obtenir ? Va, mon fils, la nature a donné encore plus de pouvoir aux enfans sur leurs pères, que les lois n'en donnent aux pères sur leurs enfans.

EDMOND.

Je connois Arthur. C'est un fils trop respectueux pour oser se permettre de dé-

tourner son père de la conduite qu'il se croit obligé de tenir.

FAIRFAX.

Quand la nécessité lui en fait un devoir, c'est la plus forte preuve qu'il puisse lui donner de son respect et de sa tendresse.

EDMOND.

Il ne le croira jamais.

FAIRFAX.

Son intérêt demande qu'on l'éclaire. N'es-tu pas son ami ?

EDMOND.

Ah! si je le suis ! Il est, après mes parens, ce que j'aime le plus au monde. Dans cet instant même où nos pères combattent l'un contre l'autre, je donnerois mes jours pour sauver les siens.

FAIRFAX.

Loin de condamner ce transport, je l'admire. Il m'annonce que le cœur de mon fils est capable des plus beaux mouvemens de générosité. C'est ainsi qu'on doit sentir l'amitié pour en être

digne. Tu mourrois pour ton ami : il faut le sauver. Si sa fortune et sa vie te sont chères, soutiens-moi dans mon projet. Va le chercher, et venez ensemble. Je veux me joindre à toi pour le persuader.

EDMOND.

J'obéis. (*A part.*) Ah! que pourrai-je lui dire.

SCENE V.

FAIRFAX, SURREY.

(*Fairfax reste un moment seul et pensif. Surrey s'approche de lui.*)

SURREY.

MILORD...

FAIRFAX.

J'allois vous faire appeler, Surrey. Tandis que je vais m'entretenir avec Arthur et mon fils, courez dire à Morgan d'assembler

d'assembler mes troupes, et de les tenir prêtes à se montrer au premier signal.

SURREY, *avec surprise.*

Je vous demande pardon, milord, de ma franchise; mais un tel ordre a de quoi m'étonner.

FAIRFAX.

Je vous comprends. Allez, soyez tranquille. Fairfax, selon l'usage de la guerre, peut chercher à surprendre son ennemi, mais il ne violera point sa parole. La trève que vous avez su ménager sera religieusement observée. Je veux seulement, lorque j'exhorterai l'orgueilleux Capell à se rendre, que ses yeux soient frappés de l'aspect d'une armée brillante et courageuse. Cet appareil en imposera peut-être à son obstination.

SURREY.

Mais, milord...

FAIRFAX, *d'un ton impérieux.*

Allez, ne perdez pas un moment.

SCENE VI.

FAIRFAX, EDMOND, ARTHUR, *qui s'avancent en saluant respectueusement Fairfax.*

FAIRFAX, *le prenant par la main.*

Je me réjouis de vous voir mon cher Arthur. Je sais votre amitié pour mon fils, et ce sentiment me rend tous vos intérêts bien précieux. Je veux vous en donner un témoignage, en vous réunissant aujourd'hui avec votre père.

ARTHUR.

Est-ce que vous voulez m'envoyer dans la place, milord, pour combattre à ses côtés ?

FAIRFAX.

Cette ardeur martiale ne m'étonne point de la part du fils du brave Capell. Mais, dans les circonstances présentes, elle ne pourroit tourner qu'à votre malheur.

ARTHUR.

Appelez-vous un malheur de mourir avec mon père et pour notre roi?

FAIRFAX.

Votre père vous est donc bien plus cher que la vie.

ARTHUR.

Daignez faire cette question à votre fils, milord, et vous aurez ma réponse.

FAIRFAX.

Eh bien! sans perdre la vie, vous pouvez la conserver, ou plutôt la rendre à votre père.

ARTHUR.

Ah! dites-le moi, que puis-je faire pour lui?

FAIRFAX.

La place est hors d'état de se défendre long-temps. Il faut en peu de jours qu'elle soit emportée. Alors, au lieu des lauriers qui couronnent aujourd'hui la tête de Capell, il ne lui restera plus à attendre que la hache des bourreaux.

ARTHUR.

Je conçois les projets de votre cœur généreux. Vous voulez engager les ennemis de mon père à prendre la tête de son fils, au lieu de la sienne? Mourir pour son père et pour son roi tout ensemble, quelle glorieuse destinée! (*Il se jette à ses pieds.*) Comment vous rendre assez de graces de m'avoir jugé digne de la remplir!

EDMOND, *à part, essuyant ses larmes.*

Qu'il va lui en coûter de revenir d'une si noble erreur!

FAIRFAX, *relevant Arthur, et l'embrassant.*

Vous me forcez, mon jeune ami, de vous estimer autant que le héros à qui vous devez la naissance. Mais me croyez-vous assez cruel pour exiger un pareil sacrifice?

ARTHUR.

Qu'attendez-vous donc de moi?

FAIRFAX.

Un effort moins funeste pour l'un et pour l'autre. Dans un moment vous verrez ici votre père. Joignez vos instances aux miennes pour le porter à rendre une place que tout son hésoïsme ne peut défendre plus long-temps.

ARTHUR.

Moi, milord?

FAIRFAX.

Représentez-lui la proscription terrible du parlement, les flots de son sang prêt à couler sur un échafaud, la douleur de sa veuve, le désespoir de son fils, la confiscation de vos biens. Peignez-lui cet abyme de malheur où son obstination barbare va tous vous précipiter.

ARTHUR.

Vous daigniez tout-à-l'heure, milord, me témoigner quelque estime. Ce témoignage venoit-il du fond de votre cœur?

FAIRFAX.

En doutez-vous, Arthur?

ARTHUR.

Permettez-moi donc de le mériter, et de regarder votre proposition comme une épreuve où vous voulez mettre ma vertu.

FAIRFAX.

Vous la prouverez assez en arrachant votre père aux horreurs d'une mort cruelle. Quand il vous verra frémir à ses pieds sur le sort qui le menace, pourra-t-il résister à votre amour suppliant ?

ARTHUR.

Si j'avois cette indigne foiblesse, mon père est trop sage pour se décider par les larmes d'un enfant tel que moi.

FAIRFAX.

S'il est sage, il verra qu'elles coulent pour son salut.

ARTHUR.

Mettez-vous à sa place, milord. Chargé de la défense d'une ville, la rendriez-vous aux sollicitations de votre fils ?

FAIRFAX, *embarrassé.*

Demandez à mon Edmond quel pouvoir ont sur moi ses prières. Ingrat ! c'est son attachement pour vous qui me fait trembler pour tout ce qui tient à son ami. Votre père connoît aussi la nature ; il ne sera pas insensible à sa voix.

ARTHUR.

Il n'est sensible qu'à la voix de son devoir. Elle lui apprendra bien mieux que moi-même ce qu'il doit faire.

FAIRFAX.

Souvenez-vous que vous tenez sa vie dans vos mains.

ARTHUR.

Pardonnez, milord, elle n'est ni dans les miennes ni dans les vôtres.

FAIRFAX.

Vous voulez donc le perdre ?

ARTHUR.

Quand il seroit en mon pouvoir de le sauver, c'est mon sang qu'il faut me

demander pour offrande et non une trahison.

FAIRFAX.

Je le reconnois, ce sang, à son orgueil indomptable. Ecoutez, Arthur, je ne vous donne qu'un moment pour vous décider. Je reviendrai bientôt vous demander, pour la dernière fois, si vous aimez mieux voir votre père sur un échafaud que sur le char de la fortune. Edmond, demeurez auprès de lui. Essayez si votre tendresse lui fera plus d'impression que ma pitié.

ARTHUR.

Votre pitié, milord? elle est trop généreuse. Je ne vous l'avois pas demandée.(*Fairfax lui lance un regard furieux, et sort sans lui répondre.*)

SCENE VII.

EDMOND, ARTHUR.

(*Ils se regardent un moment en silence.*)

ARTHUR.

Eh bien ! Edmond, quel parti vas-tu prendre ! Pour servir ton père, oseras-tu m'engager à trahir le mien ?

EDMOND.

Nous nous connoissons assez l'un et l'autre. Va, tu ne me crois pas plus capable d'en avoir l'idée, que je ne te crois capable de me la soupçonner.

ARTHUR.

N'écoute, pour un moment, ni l'amitié ni la nature. Si tu étois Arthur, que ferois-tu ?

EDMOND.

Je voudrois mériter ce nom que tu ennoblis, en égalant ta constance. Ce n'est

pas moi qui porterois mon père à une lâcheté !

ARTHUR.

Avec d'autres sentimens, je me croirois indigne de te voir mon ami. Hélas ! le seras-tu long-temps encore.

EDMOND.

D'où vient cette injure, Arthur ? En quoi l'ai-je méritée ?

ARTHUR.

Pardonne, Edmond, ce n'est pas toi que je crains. Mais qui sait si ton père. . . .

EDMOND.

Ah ! laisse-moi croire qu'ils sont autant que moi le prix de ta vertu. Laisse-moi estimer l'auteur de mes jours.

ARTHUR.

S'il alloit te défendre de m'aimer ?

EDMOND.

Crois - tu donc que je lui pourrois obéir ? Ne t'ai - je pas toujours chéri comme un frère ? et ces nœuds peuvent-ils se rompre, lorsque tout, au contraire,

les resserre dans nos cœurs ? Mon père, avec tous ses droits, ne sauroit me le commander.

ARTHUR.

Il m'aimoit autrefois lui-même. Il se réjouissoit de nous voir croître ensemble, compagnons d'exercices et de jeux. Combien de fois nous a-t-il fait promettre de vivre étroitement unis, comme il l'étoit avec son cher Capell ! Tu vois cependant avec quelle fureur il le poursuit aujourd'hui. Ce n'est pas assez de sa ruine ; il veut faire sa honte, ne pouvant lui donner la mort.

EDMOND.

S'il s'oublioit jusqu'à cet excès, que le ciel me pardonne une telle pensée ! j'oublierois, à mon tour, que je suis son fils.

ARTHUR, *essuyant ses yeux.*

Faut-il qu'un nom si doux coûte tant de peines à nos cœurs ! Pourquoi ne puis-je penser, sans frémir, à celui qui me donna la naissance ? Je le sais trop. La

ville ne peut se défendre plus long-temps; et le brave Capell est trop fier pour se rendre. S'il ne meurt pas accablé sous les coups de ses ennemis, s'il tombe vivant entre leurs mains, quelle sera sa destinée! Plus il aura fait éclater de grandeur d'ame et de valeur, plus on voudra se venger de sa gloire en le flétrissant. Le plus vertueux des Anglais sera livré au supplice d'un criminel. Ses ennemis sont trop implacables. Cette tête, qu'ils n'ont pu atteindre de leurs armes, ils la feront tomber sous la hache des bourreaux.

EDMOND, *avec feu.*

Non, il ne périra point : je lui connois un libérateur.

ARTHUR.

Et quel est-il?

EDMOND.

Moi.

ARTHUR.

Toi, cher Edmond! où t'égarent les vœux impuissans de l'amitié?

EDMOND.

EDMOND.

Elle a plus de force que tu ne le crois. Le temps nous presse; il ne s'agit plus de délibérer. Me promets-tu d'exécuter ce que je vais te prescrire.

ARTHUR.

Tout, si l'honneur me le permet.

EDMOND.

Crois-tu qu'il le condamne, puisque je te le propose?

ARTHUR.

Eh bien! tu n'as qu'à parler, et j'obéis.

EDMOND.

Viens donc, et suis-moi. Nos deux chevaux sont encore devant la tente. Volons en France. Je me remets entre tes mains pour servir d'otage à Capell contre les entreprises de Fairfax.

ARTHUR.

Qui, moi, t'arracher à ton père!

EDMOND.

Il n'a pas craint de te ravir au tien.

ARTHUR.

Non, je ne me rendrai jamais coupable d'une action que je viens de blâmer dans un autre.

EDMOND.

C'est pour l'empêcher de la commettre. Au nom de notre amitié, cher Arthur, c'est pour lui, c'est pour moi que je te le demande. Sauve à mon père d'éternels remords ; sauve-moi la douleur de l'en voir tourmenté.

ARTHUR.

Veux-tu me les donner à moi ?

EDMOND.

Que dis-tu ? Non, tu n'auras point de reproches à te faire. Mon père, lui-même, quand ses premiers transports seront passés, te bénira dans le fond de son ame de lui avoir conservé l'honneur.

ARTHUR.

Q'exiges-tu de moi ? Jamais, Edmond, jamais.

EDMOND *le saisit par la main et l'entraîne.*

Je ne t'écoute plus. Il faut me suivre. Partons. (*Fairfax paraît suivi de quelques soldats.*)

SCÈNE VIII.

FAIRFAX, ARTHUR, EDMOND, soldats.

FAIRFAX.

Hola, gardes ! qu'on les arrête tous deux !

ARTHUR.

Ciel ! mon cher Edmond !

FAIRFAX, *à Edmond.*

Fils ingrat ! est-ce donc ainsi que tu remplis mes ordres !

EDMOND.

Vous l'avois-je promis ?

ARTHUR, *se jetant à ses pieds.*

Ah ! milord, si l'honneur vous est

cher, ne lui reprochez point sa désobéissance, ou ne l'en punissez que sur moi. C'est mon amitié qui le portoit à se soustraire à votre pouvoir.

EDMOND.

Non, non, mon père, ne l'en croyez pas. Sa générosité veut vous surprendre en s'accusant de mes desseins. Je n'avois pas même encore forcé sa résistance. J'oserai vous le dire : vous n'avez aucun droit sur lui. Moi, je vous appartiens : ma liberté, mes jours, sont à vous ; je les abandonne à votre colère. Tant qu'elle ne tombera que sur moi seul, vous ne m'entendrez point murmurer.

FAIRFAX.

Tais-toi. Je sais qui je dois punir. Qu'on les enferme chacun dans une partie séparée de ma tente.

ARTHUR.

Ah ! laissez-moi du moins partager la prison de mon ami.

EDMOND, *aux gardes.*

Non, vous ne l'arracherez point de mes bras.

FAIRFAX, *aux gardes.*

Qu'on m'obéisse. (*Les gardes les séparent, et les entraînent malgré leurs efforts.*)

SCENE IX.

FAIRFAX, *après un long silence, mêlé d'une grande agitation.*

VERRAI-JE donc mes projets renversés par mon propre enfant ? Son insolente résistance ne fait que m'affermir dans ma résolution. Va, Capell, tu ne seras pas le plus obstiné. Je vais te rendre témoin d'un spectacle qui fera plier devant moi ta roideur. C'est pour ton fils qu'Edmond ose mépriser mon pouvoir. Arthur m'en vengera sur toi-même.

SCÈNE X.

FAIRFAX, SURREY.

SURREY.

Milord, je viens de faire exécuter vos ordres. S'il m'étoit cependant permis de vous représenter....

FAIRFAX.

Vos représentations m'importunent. Je n'en ai pas besoin.

SURREY.

Un ami de lord Capell est à la porte, et demande à vous parler.

FAIRFAX.

Qu'il entre. (*Surrey va checrher Kingston, et l'introduit.*)

SCÈNE XI.

FAIRFAX, SURREY, KINGSTON.

KINGSTON.

Milord, le gouverneur de Colchester vous fait demander, par ma voie, s'il peut en ce moment avoir l'honneur de vous entretenir.

FAIRFAX.

Je serai toujours prêt à le recevoir. Je vais me hâter de donner quelques ordres pour que notre conférence ne soit pas interrompue. Surrey, je vous charge de faire à milord les premiers honneurs de ma tente. Aussitot qu'il arrivera, faites-m'en avertir. Je serai chez le colonel Morgan. (*Fairfax et Kingston sortent par deux côtés opposés.*)

SCÈNE XII.

SURREY, *seul.*

QUEL dessein occupe son esprit? Un sombre courroux éclate dans ses regards. Les larmes même de son fils n'ont pu l'attendrir. Auroit-il dévoué le jeune Arthur à sa vengeance? Je ne puis m'empêcher de frémir. Fairfax sans doute est généreux; mais l'égarement universel des esprits, dans ces temps de trouble et de vertige, a déjà fait commettre tant de forfaits! Il ne m'en rendra pas du moins le complice. Je ne lui en déguiserai pas l'infamie, s'il vouloit m'y faire tremper : oui, je le sauverai malgré lui-même de tout ce qui peut obscurcir sa gloire.

SCÈNE XIII.

CAPELL, KINGSTON, SURREY,

KINGSTON, *à Capell.*

VOICI sa tente, milord.

SURREY, *s'avançant vers Capell, prend avec respect sa main qu'il veut baiser.*

Intrépide défenseur de Colchester, qu'il me soit permis de baiser la main d'un héros !

CAPELL, *la retirant avec modestie.*

Elle ne doit recevoir aucunes marques d'honneur aussi long-temps que celles de mon roi seront flétries par les chaînes. Où est milord Fairfax ?

SURREY.

Je me hâte d'aller lui annoncer l'arrivée de son noble ennemi.

SCENE XIV.

CAPELL, KINGSTON.

KINGSTON.

Je crois devoir vous dire, milord, que tout ce que je vois ici me paroît étrangement suspect.

CAPELL, *d'un air tranquille.*

En quoi donc, mon ami? Ne vous formez pas de vaines terreurs.

KINGSTON.

Elles vous paroîtront assez fondées, si vous daignez y réfléchir. Fairfax étoit instruit par ma bouche du moment de votre arrivée. Pourquoi ne pas rester, et vous recevoir lui-même? Pourquoi sortir aussitôt, sous prétexte d'ordres importans à donner? Pourquoi tout son camp enfin se trouve-t-il sous les armes à votre passage?

CAPELL.

Que prétendez-vous conclure de ces vaines apparences ?

KINGSTON.

Ne pourraient-elles pas couvrir quelque trahison secrète ?

CAPELL.

Kingston, je ne crains rien. Les lois de la guerre sont sacrées à toutes les nations. Le conquérant le plus avide, l'homme de sang le plus féroce, les observent envers les autres, pour qu'on les observe envers eux-mêmes.

KINGSTON.

Celui qui porte les armes contre son roi peut bien violer sa parole envers de simples sujets.

CAPELL.

Ce n'est pas moi qu'il auroit chois pour y manquer.

KINGSTON.

Mais, milord.....

CAPELL.

Non, je connois Fairfax. J'ai une trop

haute idée de son caractère, pour le juger capable d'une bassesse. Le fanatisme de l'indépendance peut avoir égaré son esprit, sans avilir ses sentimens. Quoique des opinions de parti nous divisent, l'amitié nous unit autrefois. Il est encore jaloux de mon estime; et ce n'est point à mes yeux qu'il s'écartera des voies de l'honneur.

KINGSTON.

Je le souhaite, milord. Mais le voici. (*Capell s'avance vers Fairfax avec une contenance assurée.*)

SCÈNE XV.

FAIRFAX, CAPELL, KINGSTON, SURREY.

CAPELL.

Je ne puis vous donner, milord, une marque plus sûre de confiance, qu'en venant dans votre tente accompagné d'un seul ami.

FAIRFAX.

FAIRFAX.

Puisque vous le jugez digne de ce titre, il peut assister à notre entrevue.

CAPELL.

Je n'en récuserois pas un ennemi pour témoin. Je suis prêt à vous entendre.

FAIRFAX.

J'ai à vous proposer, au nom du parlement, tous les avantages qui peuvent répondre à la haute considération dont il est pénétré pour vos vertus.

CAPELL.

Si elles méritent quelque prix, je ne dois le recevoir que de mon souverain, qui l'est aussi du parlement.

FAIRFAX.

Que peut faire pour vous un prince sans Etats?

CAPELL.

Je soutiendrois peut-être ses intérêts avec moins de zèle, si les miens pouvaient y être attachés. C'est lorsque mon ambition n'attend aucune récompense, que je me sens plus fier de le servir.

FAIRFAX.

Ce sentiment est d'une grande ame. Mais, vous le voyez, une révolution dans le gouvernement est inévitable. Est-il en votre pouvoir de l'arrêter? Que prétendez-vous opposer à un parti triomphant?

CAPELL.

Mon devoir, qui me prescrit de demeurer fidèle à un prince malheureux.

FAIRFAX.

Vous avez déjà fait tout ce qu'on peut attendre d'un homme d'honneur.

CAPELL.

Non, pas tout encore, puisqu'il me reste à le soutenir.

FAIRFAX.

Et par quels moyens vous en flattez-vous? Les murailles de votre place ne sont plus que des monceaux de ruines; vos soldats sont réduits à manquer des derniers alimens.

CAPELL.

Ils ont encore des munitions de guerre, et du courage pour les employer.

FAIRFAX.

Le courage ne peut leur manquer sous vos ordres. Mais, sans la force, à quoi leur serviroit-il? Colchester, quoique soutenu de votre bras, ne sauroit tarder à se rendre.

CAPELL.

Vous en a-t-il parlé dans l'assaut de cette nuit?

FAIRFAX.

Si ce n'est aujourd'hui, ce sera demain. Mais demain le parlement vous proscrira comme un ennemi de la république; au lieu qu'il vous offre aujourd'hui, par mon organe, le titre de duc et le gouvernement d'une place de guerre. (*Capell se détourne, et cache sa tête dans ses mains.*) Pourquoi détournez-vous de moi votre visage?

CAPELL.

De peur que vous ne le voyez rougir et pour vous et pour ma nation.

FAIRFAX.

Calmez-vous, milord, et discutez ma proposition de sang froid.

CAPELL.

Doit-elle être l'unique objet de notre conférence?

FAIRFAX.

Elle est assez importante, puisque votre salut en dépend.

CAPELL, *faisant un mouvement pour se retirer.*

Adieu, milord.

FAIRFAX, *à part.*

Pourquoi faut-il que je sois réduit à me contraindre. (*Il fait un pas vers lui, et le retient par la main.*) Encore un instant, lord Capell. Croyez-moi, laissez là d'aveugles préjugés de servitude. Irez-vous leur sacrifier les honneurs prêts à rejaillir sur vous et sur votre famille?

CAPELL.

O nobles Anglais, que vous êtes déchus de votre antique gloire! Les honneurs se vendent sur le sein d'Albion au poids de l'ignominie.

FAIRFAX.

C'est la patrie qui vous les offre.

CAPELL.

La patrie ! étouffez ce nom dans votre bouche, si vous ne savez que le blasphémer.

FAIRFAX.

Osez-vous l'attester vous-même, vous qui servez sous son oppresseur ? Votre bras est désormais trop foible pour enchaîner la liberté victorieuse. Les fondemens du trône chancèlent. Un jour encore, et ils seront renversés.

CAPELL.

Eh bien, je m'ensevelirai sous leurs ruines.

FAIRFAX.

Le parlement vous en arrachera tout vivant, pour vous condamner à une mort ignominieuse.

CAPELL.

Est-ce m'en délivrer, que de me condamner à une vie infâme ?

FAIRFAX.

Que sera-t-elle pour vous lorsque l'Angleterre, affranchie d'un joug honteux, ne prononcera votre nom qu'avec

horreur ; quand vous entendrez votre épouse déshonorée maudire l'instant de votre union ; quand votre fils, vous poursuivant jusque sur l'échafaud des cris du désespoir, vous reprochera des jours qu'il lui faudra traîner dans l'indigence et dans l'opprobre ?

CAPELL.

O comble inoui d'audace ! Est-ce donc vous, sujet infidèle, qui voulez m'effrayer par des flétrissures qui ne sont attachées qu'à votre rebellion ? Non, non, j'aurai pour moi les regrets de tous les gens de bien. Ma femme et mes enfans béniront ma mémoire. Le ciel sera l'époux de ma veuve, et le père de mon fils orphelin.

FAIRFAX.

C'en est trop, vil esclave du despotisme. Puisque l'intérêt de ta vie ne peut t'émouvoir, il est temps de trembler pour une tête plus chère. (*Il appelle.*) Morgan !

SCENE XVI.

FAIRFAX, CAPELL, ARTHUR, MORGAN, SURREY, KINGSTON, deux soldats.

(*Un rideau se lève au fond de la tente. On voit Arthur enchaîné. Deux soldats sont à ses côtés, lui tenant chacun un poignard sur le sein. Derrière eux est Morgan.*)

CAPELL.

Ciel! que vois-je? (*Il se laisse tomber dans les bras de Kingston.*)

FAIRFAX.

Le reconnoissez-vous?

CAPELL, *se relevant avec indignation.*

Mon fils en ton pouvoir! Ah, lâche! tu ne le dois pas du moins à tes armes.

FAIRFAX.

Rendez-moi les vôtres, il est à vous.

C'est le seul moyen qui vous reste. Voulez-vous lui sauver la vie ?

CAPELL.

Oui, traître, par ta mort. (*Il saisit impétueusement son épée pour en frapper Fairfaix.*)

MORGAN.

Si vous faites un pas, milord, vous et votre fils vous êtes perdus.

ARTHUR.

Que rien ne vous arrête, mon père ! Vengez-vous. Je ne crains pas de mourir, je suis votre fils.

CAPELL, *faisant rentrer dans le fourreau son épée à demi-nue, et s'adressant à Fairfax.*

Barbare, je ne te parle point de notre ancienne amitié. Il n'en reste plus entre nous, depuis ta révolte criminelle. Je ne veux rien de toi. Mais que t'a fait cette innocente victime ?

FAIRFAX.

Il vient de me braver, il n'y a qu'un instant, avec autant de hauteur que son père.

CAPELL.

Entends-le braver encore tes menaces et tes bourreaux. O mon cher Arthur, que ne puis-je t'embrasser, lorsque je te vois si digne de ma tendresse!

KINGSTON, *à Fairfax.*

Eh quoi! milord, voulez-vous souiller à jamais votre renommée par le meurtre d'un enfant?

FAIRFAX.

Ce n'est pas moi qui l'immole; c'est son père cruel. Il ne doit s'en prendre qu'à sa farouche opiniâtreté. Qu'il me rende une place qu'il ne peut défendre, et je lui rends son fils; sinon il faut qu'il meure pour la terreur de ces esclaves pusillanimes, qui voudroient anéantir la liberté quand elle rétablit son empire.

CAPELL, *d'un ton pathétique à Arthur.*

Mon fils, Dieu, ton prince, et l'honneur!

SURREY, *à part.*

Je ne laisserai point achever cet horrible sacrifice, quand il devroit m'en coûter la vie. (*Il sort.*)

SCENE XVII.

FAIRFAX, CAPELL, ARTHUR, MORGAN, KINGSTON, les deux soldats.

(*Capell et son fils se regardent tendrement, en se tendant les bras l'un à l'autre.*)

CAPELL.

ARTHUR, mon cher Arthur ! que dirai-je à ta mère désolée ?

KINGSTON.

Ah, milord ! le laisserez-vous ainsi massacrer ?

CAPELL.

Que faites-vous, Kingston ? Voulez-vous ébranler ma constance, quand il faudroit la soutenir ! J'ai bien assez à combattre la nature.

FAIRFAX.

Vous n'avez plus qu'un instant, lord Capell.

CAPELL.

Pourquoi prolonger mon supplice ? Laisse-moi sortir. Je ne voudrois pas expirer sous tes yeux.

MORGAN.

Arthur, n'avez-vous rien à dire à votre père ?

ARTHUR, *avec fermeté.*

Rien. Il sait tout ce qui se passe dans mon cœur.

MORGAN, *aux soldats.*

Tenez-vous prêts à mon signal.

CAPELL.

Adieu, mon fils. Encore une fois, Dieu, ton prince, et l'honneur ! Je ne te survis un moment que pour te venger. (*Il se détourne, et se dispose à partir.*)

FAIRFAX, *à part.*

Inflexible vertu que je suis forcé d'admirer malgré moi-même ! (*haut.*) Mais que vois-je ?

SCENE XVIII.

FAIRFAX, CAPELL, EDMOND, ARTHUR, MORGAN, KINGSTON, SURREY, les deux soldats.

EDMOND, *accourant avec la plus grande précipitation, et jetant ses bras autour du jeune Capell.*

Arthur, ô mon ami! non tu ne mourras point sans moi.

FAIRFAX.

Que faites-vous, mon fils ?

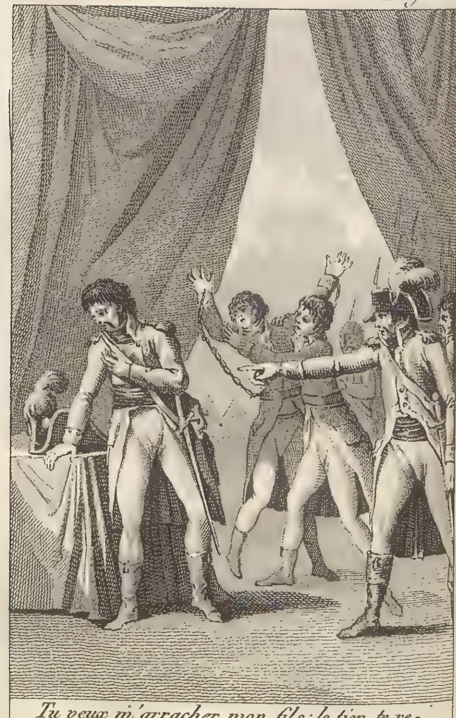
EDMOND.

Ne me donnez pas davantage un nom que je déteste. Assouvissez votre barbarie ; vous avez une victime de plus.

FAIRFAX.

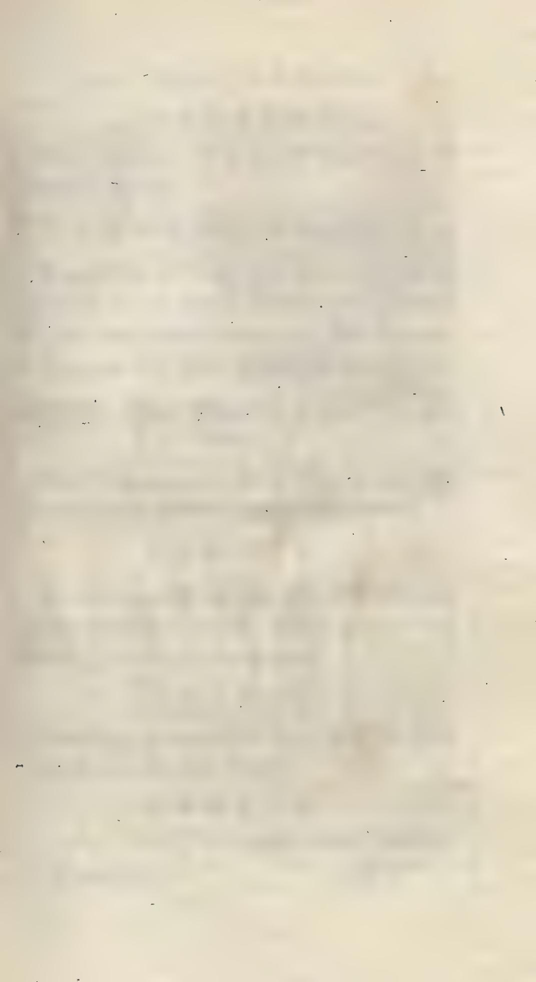
Insolent, qui t'a conduit ici ?

SURREY.



Tu veux m'arracher mon fils: le tien te re-nonce, je suis vengé ....

C. Monnet inv. del. Dupréel sculp.





SURREY.

Moi, milord. J'ai forcé sa prison, et je m'en glorifie.

EDMOND, *à Fairfax.*

Vous êtes le seul qui ne connoissez pas la pitié. (*Aux soldats.*) Ce n'est pas la vôtre dont j'ai besoin. Hâtez-vous de frapper. De quoi tremblez-vous?

ARTHUR, *cherchant à se dégager de ses bras.*

Laisse-moi, cher Edmond. Pourquoi me rendre la mort plus douloureuse?

EDMOND.

Je ne te quitte point. Je ne veux pas survivre à mon ami, quand j'ai perdu celui qui dut être mon père.

CAPELL.

Tu veux m'arracher mon fils : le tien te renonce. Je suis vengé.

EDMOND.

Laisse-moi te serrer plus étroite-

ment encore, mon cher Arthur. Je veux mourir du même coup que toi.

CAPELL.

Tu les vois, Fairfax. Il ne te reste plus qu'à frapper toi-même.

FAIRFAX.

C'en est fait, Capell, je suis vaincu. Edmond, ôtez les fers à votre ami, et rendez-le à son père. Mes mains ne sont pas dignes de toucher ce jeune héros. (*Morgan et les deux soldats se retirent.*)

ARTHUR.

Cher Edmond, c'est donc à toi que je dois la vie!

EDMOND.

O mon ami! (*Il lui ôte ses fers, et le conduit à Capell, qui les serre tous deux dans ses bras.*)

ARTHUR.

Mon père!

EDMOND.

Milord!

CAPELL, *les tenant dans ses bras, et les regardant tour-à-tour avec tendresse.*

Donnez-moi le même nom tous les deux, mes chers enfans. Je ne sais plus lequel de vous est mon fils.

EDMOND, *voyant les yeux de son père baignés de pleurs, se dégage des bras de Capell, et se précipite aux pieds de Fairfax.*

Je vous retrouve aussi, mon père! Ah! ne me dérobez point ces larmes. Milord, Arthur, Surrey, les voyez-vous couler?

FAIRFAX, *le relevant.*

Mon cher Edmond, je n'oublierai jamais que tu m'as sauvé une action honteuse! (*Le présentant à Arthur.*) Aimez-vous toujours, dignes amis, et que le sort vous fasse vivre en des temps plus

Cromwell, envoyé par Fairfax pour arrêter la marche de Langdale et d'Hamilton, ayant vaincu successivement ces deux généraux, dont le dernier tomba entre ses mains, le comte de Holland ayant aussi été battu et fait prisonnier par un autre détachement de l'armée parlementaire, les habitans de Colchester, qui ne résistoient plus que par l'espérance de recevoir des secours, se virent enfin réduits à la nécessité de capituler. Ils envoyèrent des députés à Fairfax pour traiter de la reddition de la ville à des termes honorables. Irrité de l'obstination de leur défense, il ne leur proposa d'autre parti que de se rendre à discrétion. Sur cette réponse, on employa deux jours à délibérer dans la place. La première résolution des officiers étoit de s'ouvrir, les armes à la main, un passage à travers le camp des ennemis ; mais le peu de chevaux échappés à leur faim se trouvoit trop foible pour cette entreprise. D'un autre côté, les soldats, épuisés de fatigue, étoient hors d'état de soutenir un nouvel

assaut. On fut donc obligé d'ouvrir les portes à Fairfax, et de se soumettre aux conditions qu'il lui plairoit d'imposer.

Après avoir renvoyé les soldats sans armes et sans bagages, il fit renfermer tous les officiers dans une salle de la ville, avec ordre de lui remettre leurs noms. Ireton, que Cromwell, dans son absence, avoit laissé pour inspecteur au docile général, choisit dans cette liste ses ennemis pour victimes. Sir Charles Lucas, sir George Lisle, et sir Bernard Gascoigne, furent conduits devant le conseil de guerre, où Fairfax leur déclara qu'en punition de leur résistance opiniâtre, et pour l'exemple de ceux qui les voudroient imiter, ils étoient condamnés à recevoir la mort ce jour même au pied des murs du château.

Cette nouvelle ayant été communiquée aux autres prisonniers, Capell chargea un officier de la garde de porter au conseil de guerre une lettre, signée des principaux d'entre eux, dans laquelle ils le supplioient de révoquer sa cruelle sen-

tence, ou de la faire subir à tous les autres, qui rougissoient de s'en voir exceptés. Cette lettre généreuse n'eut d'autre effet que de faire presser le supplice de leurs infortunés compagnons.

Sir Charles Lucas, qui fut passé le premier par les armes, donna le signal à ses bourreaux avec la même liberté d'esprit que s'il eût commandé une décharge à ses propres soldats. Lisle, le voyant tomber, courut à lui, embrassa son cadavre; et, se relevant ensuite, il regarda fièrement en face les fusiliers, et leur dit d'approcher davantage. Un d'eux lui répondit qu'ils étoient assez proche, et qu'ils ne le manqueroient pas. Amis, leur répliqua-t-il en souriant, je me suis trouvé plus près de vous, et vous m'avez manqué. (*)

Après cette expédition sanguinaire,

(*) Sir Bertrand Gascoigne, ou plutôt Guasconi, gentilhomme florentin, fut épargné par le conseil de guerre, dans la crainte que le grand duc de Toscane, informé de cette violence, n'usât de représailles envers les Anglais qui se trouveroient dans ses états.

Fairfax, suivi d'Ireton, se rendit dans la salle de la ville pour visiter les prisonniers. En adressant ses civilités au comte de Norwich et à Capell, il crut leur devoir des excuses sur la rigueur que la justice militaire avoit exigée de lui. Mais Capell, qui regardoit Ireton comme l'unique auteur de cette barbarie, l'accabla des reproches les plus amers, dont celui-ci trouva bientôt l'occasion de se venger.

Le parlement ayant donné ordre de faire conduire le comte de Norwich et lord Capell au château de Windsor, ils s'y virent réunis avec le duc d'Hamilton, pour déplorer ensemble leurs infortunes. Bientôt ils furent transférés à la tour de Londres, dans l'attente de la loi que le parlement alloit prononcer sur leur destinée.

Un mois et quelques jours après le meurtre exécrable de Charles Ier, on forma une nouvelle cour de haute-justice, pour juger ces trois seigneurs, ainsi que le comte de Holland, et sir John Owen, qui, dans le soulèvement du pays de

Galles en faveur du roi, avoit tué de sa main un shérif.

Capell parut avec la plus noble fermeté devant ses juges, et refusa de reconnoître leurs pouvoirs, disant qu'en sa qualité de soldat et de prisonnier de guerre, il n'avoit rien à démêler avec des gens de robe. Sur quoi Bradshaw, président de la commission, lui répondit, par une allusion insolente et barbare à la sentence du roi, qu'ils avoient bien jugé un homme qui valoit mieux que lui. Après quelques débats, où Ireton s'emporta de toute la violence de son caractère, l'arrêt fut prononcé contre Capell et les autres prisonniers. (*) Ils furent condamnés à perdre la tête. On ne leur accorda que trois

(*) Lorsque sir John Owen entendit son arrêt, il fit une profonde révérence aux juges, et leur adressa ses remerciemens, disant tout haut que c'étoit un honneur extrême pour un pauvre gentilhomme gallois de perdre la tête avec de si grands seigneurs, et que sa plus vive crainte avoit été de n'être que tout simplement pendu.

jours pour régler leurs affaires, et se disposer à la mort.

Miladi Capell employa cet intervalle à dresser une supplique qu'elle fit présenter au parlement. Lorsqu'on en fit la lecture, plusieurs personnes s'empressèrent de la soutenir par l'éloge de toutes les vertus que son époux avoit fait éclater. Cromwell lui-même lui donna de si grandes louanges, et fit profession de lui porter tant de respect et d'amitié, que tout le monde pensoit qu'il alloit se déclarer en sa faveur, lorsqu'il ajouta d'un ton hypocrite que son zèle pour la cause publique l'emportoit sur ses affections particulières; qu'il connoissoit lord Capell pour le dernier homme de l'Angleterre qui abandonneroit le parti de la couronne; que l'inflexibilité de ses principes, son expérience et sa valeur, le nombre et l'attachement de ses amis, le rendoient le plus redoutable ennemi du parlement; qu'aussi loug-temps qu'ils lui laisseroient la vie, à quelque condition qu'il fût réduit, ils le trouveroient *comme un buis-*

son d'épines à leurs côtés ; et il finit, en protestant que sa conscience et le bien de l'État lui faisoient un devoir de donner sa voix pour rejeter la supplique.

L'implacable Ireton se livra avec moins de déguisement aux transports de sa haine. Il soutint avec fureur, dans le parlement, la sentence qu'il avoit fait rendre dans la haute cour de justice. Quoiqu'il n'y eût pas un seul homme qui ne fût pénétré d'estime et de vénération pour Capell, et qu'il y en eût bien peu qui eussent contre lui quelque sujet d'animosité personnelle, la justice due à ses vertus, et la pitié dont on se sentoit ému pour sa destinée, furent étouffées par la terreur qu'inspiroient ses deux ennemis, et sa proscription fut abandonnée à leurs vengeances.

On avoit dressé un échafaud sous les fenêtres du parlement. Aussitôt que le duc d'Hamilton et le comte de Holland eurent subi leur supplice (*), on fit ap-

(*) Le comte de Norwich et sir John Owen avoient obtenu leur grace. Lorsque la

peler

peler Capell. Il traversa, d'une marche assurée et d'un air serein, la salle de Westminster, saluant avec gravité toutes les personnes de sa connoissance. Le docteur Morley, son ami, qui ne l'avoit pas quitté depuis l'instant de l'arrêt, s'em-

---

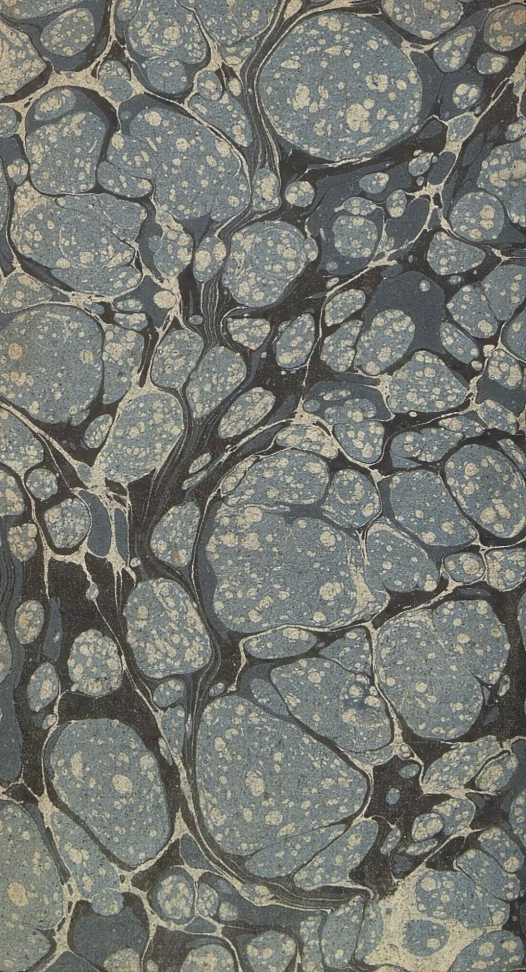
pétition du premier fut mise en délibération au parlement, le nombre des voix pour et contre se trouva si parfaitement égal, que sa destinée ne tenant plus qu'au suffrage de l'orateur, celui-ci, qui avoit reçu autrefois quelques services du comte, se crut obligé, par reconnoissance, de lui sauver la vie.

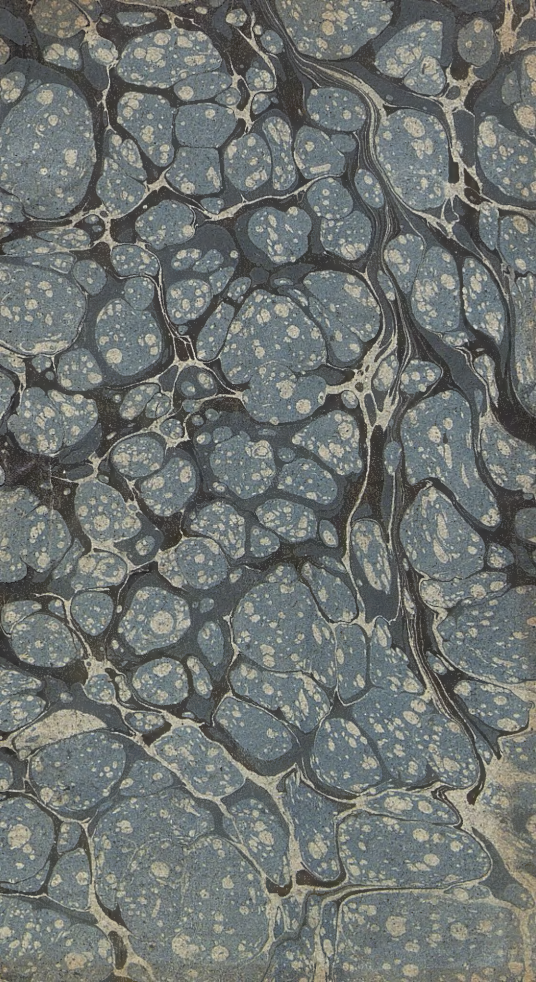
Sir John Owen, indifférent pour la sienne, n'avoit pas même songé à présenter de pétition. Ireton trouva plaisant de faire servir de titre cette négligence même, pour réclamer en sa faveur la clémence du parlement. Il crut d'ailleurs, par cette exception, faire une nouvelle insulte aux trois lords, et rendre leur mort plus cruelle, en leur montrant un simple particulier, sauvé sans pétition de la rigueur de la sentence, tandis que leurs pétitions avoient été rejetées avec tant de mépris.

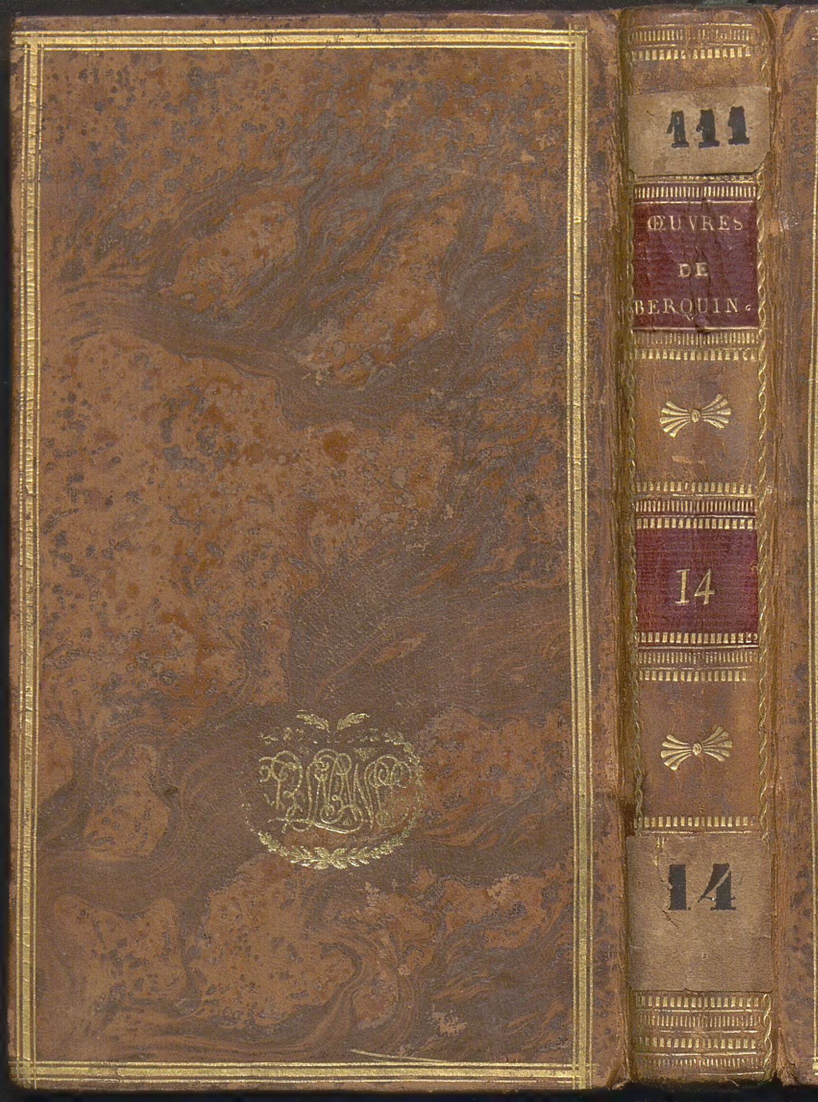
pressoit de l'accompagner pour recevoir ses derniers soupirs ; mais il fut retenu par les soldats au pied de l'échafaud. Milord prit congé de lui, l'embrassa tendrement, le remercia de ses soins, et ne voulut pas qu'il s'obstinât à le suivre, de peur de l'exposer à la brutalité de ses satellites. S'étant ensuite avancé sur le bord de l'échafaud, il jeta autour de lui des regards tranquilles, et demanda si les autres lords avoient parlé au peuple la tête couverte. Comme on lui répondit qu'ils avoient ôté leur chapeau, il donna le sien à garder à l'un de ses gens. Alors, d'une voix libre et ferme, il dit qu'il venoit perdre la vie pour une action dont il ne pouvoit avoir de regret ; qu'ayant été nourri dans des principes d'attachement pour la constitution de son pays, de fidélité pour son prince, et de dévouement pour sa religion, il n'avoit jamais violé sa foi envers aucune de ces trois puissances ; qu'il étoit maintenant condamné à mourir contre toutes les lois de l'État, et que cependant il se soumettoit à cette inique sentence.

Il s'étendit ensuite sur les louanges du roi qu'ils venoient d'immoler, en priant le ciel de pardonner ce crime à la nation aveuglée. Il finit en leur recommandant vivement de reconnoître dans le fils de Charles leur légitime souverain. Enfin, après une courte et fervente prière, il tendit la tête au coup fatal qui priva l'Angleterre du plus vertueux citoyen qui lui fût resté.

FIN DU TOME DEUXIÈME.







111
ŒUVRES
DE
BERQUIN.
14
14

colorchecker CLASSIC

mm

calibrite